QUARTIER L!BRE élu MEILLEUR JOURNAL ÉTUDIANT universitaire québécois 2013

QUARTIER L!BRE

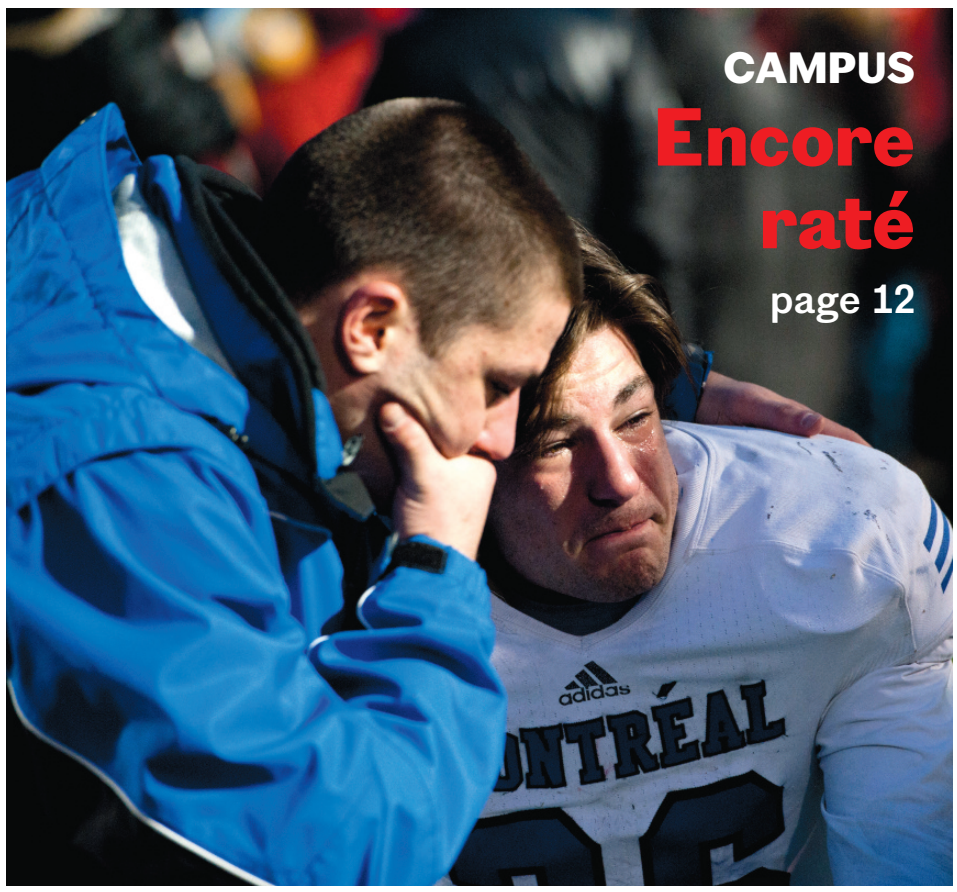
Vol. 21 • numéro 6
13 novembre 2013
www.quartierlibre.ca

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • QUARTIERLIBRE.CA

CULTURE

Et la bière fût

pages 20-21



CAMPUS

Encore raté

page 12

SOCIÉTÉ

Réveillez-vous

page 8

Pour souligner ses 20 ans d'existence sous le nom de Quartier Libre, *le journal vous propose une série de portraits de ses anciens journalistes.*

Écrivez le plus tôt possible !

Le journaliste culturel au quotidien *La Presse* Alexandre Vigneault n'était pas destiné au métier qu'il exerce aujourd'hui. C'est lors de son passage à Quartier Libre qu'il a formé un cercle social, mais surtout qu'il a eu la piqûre du journalisme.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Pour Alexandre Vigneault il ne faut pas hésiter à s'impliquer dans les journaux étudiants.

Rentré au journal étudiant à l'automne 1993 comme pigiste, Alexandre Vigneault est devenu chef de pupitre culture à *Quartier Libre* de 1994 à 1996. Bien qu'il ne l'ait pas vécu personnellement, le journaliste se souvient de cette époque de transition mouvementée où *Quartier Libre* résultait de la fusion entre deux journaux étudiants : *Continuum* et *l'Affranchi*.

« *Je n'ai pas été témoin de la chicane politique ayant mené à la création de* Quartier Libre*, mais quand je suis arrivé à l'automne 1993, les deux journaux avaient fusionné* », raconte-t-il. Il dit avoir adoré ses années à l'UdeM grâce à *Quartier Libre* et ce, pour deux raisons. C'est d'abord là qu'il a forgé des liens d'amitié durables. « Quartier Libre *est devenu mon cercle social que j'ai toujours,* fait-il remarquer. *C'est là que j'ai rencontré Marc Cassivi et Alexandre Sirois, aujourd'hui journalistes à* La Presse, *et ils figurent encore parmi mes meilleurs amis.* »

C'est aussi à *Quartier Libre* qu'Alexandre Vigneault dit avoir vécu une stimulation intellectuelle. « *Avec Jean-François Nadeau, aujourd'hui directeur de l'information au* Devoir, *et Marcos Ancelovici, maintenant journaliste à* La Presse*, il y avait un débat d'idées très intéressant sur les sujets à couvrir* », dit-il.

Le journaliste culturel se souvient notamment du choix d'avoir couvert la guerre en Bosnie ou encore l'exploitation des travailleurs haïtiens en République dominicaine. Bien qu'il ne soit pas à l'origine des sujets, il trouvait ce choix innovant pour un journal étudiant.

Ce qui aura formé le plus M. Vigneault à son actuelle fonction de journaliste, c'est le travail au quotidien. « *Ce qui compte, c'est les avants-midis à parler au graphiste, le temps qu'on accordait à coller la publicité directement dans le journal,* affirme le journaliste. *C'est ce genre de choses qui nous forme ; c'était mon premier contact avec le métier de journaliste.* » L'ancien chef de pupitre faisait de la pige pour *La Presse* depuis 1998, mais c'est grâce à un stage offert en 2001 par le quotidien que M. Vigneault a obtenu un poste permanent.

L'importance des structures

Quartier Libre a été une véritable école pour l'ancien étudiant au baccalauréat en littératures de langue française à l'UdeM. C'est là qu'il dit avoir fait ses premières erreurs, mais là aussi où il a appris le fonctionnement du domaine culturel au Québec. « *En couvrant les événements culturels, j'ai découvert la structure médiatique qui l'accompagne* », relate le journaliste.

Si connaître le fonctionnement d'un domaine est primordial, il faut aussi posséder un « fond de catalogue », selon l'ex-chef de pupitre. « *Pour être un bon journaliste, ça prend un minimum de culture, et ce que je dis aux jeunes qui souhaitent devenir journaliste, c'est : "Penchez-vous sur les sujets qui ne vous intéressent pas normalement"* », explique-t-il. M. Vigneault avait déjà un bagage culturel à son entrée au journal étudiant, mais c'est grâce à *Quartier Libre* qu'il a découvert plusieurs groupes et artistes. « *Mes discussions sur la musique alternative, notamment avec Alexandre Sirois, m'ont permis de connaître un de mes groupes préférés aujourd'hui : Portishead* », dit-il.

Un conseil aux jeunes

Alexandre Vigneault affirme qu'à l'époque où il est arrivé au journal étudiant, il n'avait pas conscience de ce que signifiait véritablement être journaliste, d'où l'importance selon lui de faire ses premières armes au plus vite. « *Les jeunes que je rencontre dans les cégeps ne savent pas vraiment ce que c'est qu'être journaliste,* juge-t-il. *L'enthousiasme juvénile, c'est bien, mais il faut qu'ils puissent se canaliser dans la structure appropriée, et la meilleure façon d'en faire l'expérience concrète c'est d'écrire le plus tôt possible pour un journal étudiant.* »

Selon lui, le journal étudiant est une véritable école où l'étudiant constatera ses défauts d'écriture et devra les corriger. Il verra alors si le métier de journaliste est fait pour lui ou non.

CHRISTOPHE PERRON-MARTEL

double pizza.ca
(514) 343•0•343
100% Montréalais. Depuis 1991
Fier partenaire des Carabins
Snowdon 5002 Chemin Queen Mary
Présentez votre carte d'étudiant et bénéficiez d'une réduction de 10 % sur tous les achats de 20 $ et plus (avant taxes)
Commandez En Ligne www.doublepizza.ca
Livraison Gratuite à l'achat de 15 $ et +

SOMMAIRE

CAMPUS

Les 20 ans de *Quartier Libre*:

Alexandre Vigneault p. 2

Des étudiants serrés p. 4

Vox Pop à l'étroit p. 5

À vos balles de laine! p. 5

Des étudiants trop bruyants p. 6

Pertinence toujours contestée p. 7

Encore raté p. 12

Dans la peau d'un entraineur de volleyball p. 13

SOCIÉTÉ

Les nuits blanches, sans conséquence? p. 8

Parents exigeants p. 9

Apprivoiser ses émotions p. 14

Pharmaciens et dépanneurs p. 15

Enseigner dans sa communauté p. 16

Prévenir avant de guérir p. 17

CULTURE

Petite histoire de grandes recherches p. 18

PORTRAIT

Il danse avec les genoux p. 19

PHOTOREPORTAGE

Bière artisanale p. 20-21

Une nouvelle de Marouchka Franjulien p. 22

Trithérapie musicale p. 22

Que sont-ils devenus?

Carol Cassistat p. 23

ÉDITO

Le sommeil ne fait pas tout

Il parait qu'il serait bénéfique pour notre mémoire et l'apprentissage de dormir au moins huit heures par nuit (page 8). Par exemple, avant d'aller se coucher, il serait mieux de ne pas faire de sport, de ne pas consommer de caféine, de ne pas jouer aux jeux vidéo ou de ne pas manger trop tard… Je ne sais pas pour vous, mais je respecte rarement tous ces conseils. Non pas parce que je ne le veux pas, mais bien parce que mon rythme de vie ne me le permet pas.

Je vais parler un peu de moi le temps d'un paragraphe. En tant que jeune journaliste je veux mettre certaines choses au claire. Premièrement, je dors environ cinq heures par nuit. Je souffre de ce que l'on appelle l'insomnie psychophysiologique, c'est-à-dire une insomnie liée le plus souvent au stress et à une activité mentale intense durant la nuit. Deuxièmement, je consomme une grande dose de caféine, sous forme de Coke puisque je ne bois pas de café, et très souvent le soir avant de dormir tout en jouant aux jeux vidéo (et pas aux plus gentils). Vu que je travaille toute la journée, je vais faire du sport le plus souvent en soirée. J'ai failli oublier de préciser que je suis constamment connectée à mon écran d'ordinateur, ma tablette portable ou celui de mon téléphone intelligent. En bref, je n'ai pas l'hygiène de vie idéale, et nombreux seront ceux qui se retrouveront dans cette description.

Pourtant, je ne pense pas que mes performances professionnelles en pâtissent. Je dirais même que ce rythme de vie me pousse à me surpasser et à m'impliquer encore plus dans ce que je fais. D'ailleurs, beaucoup diront qu'ils sont plus productifs le soir ou durant la nuit. Il y a une part de vérité là-dedans, en effet, on se sent plus alerte et plus efficace, mais il est certain que cette efficacité à des limites.

L'hygiène de vie c'est quelque chose de très personnel. Il n'est pas nécessaire d'avoir un rythme irréprochable pour réussir ce qu'on entreprend. Certes, cela nous forge un bouclier précieux et nous assure une stabilité, mais on peut trouver cette stabilité dans d'autres domaines. L'ancien acteur de l'émission jeunesse *Télé-Pirate* Carol Cassistat (page 23) est un très bon exemple. Il nous confie avoir eu beaucoup de mal à gérer sa vie d'acteur très éprouvante puisqu'il jonglait entre Québec et Montréal.

Au final, il est important de conserver un minimum de temps de sommeil et un horaire convenable pour rester en bonne santé. Mais s'il n'est pas possible de dormir au moins huit heures par nuit, ce n'est pas anormal.

TIFFANY HAMELIN

QUARTIER L!BRE est à la recherche d'un rédacteur en chef et de chefs de pupitre

Les candidats intéressés ont jusqu'au 27 novembre 2013 à 17h pour envoyer leur C.V. et une lettre de motivation à directeur@quartierlibre.ca
Pour toute information, rendez-vous à quartierlibre.ca/emploi

QUARTIER L!BRE
vous convie à ses prochaines
réunions de production

les mercredis 13 et 27 novembre à 17 heures au local B-1274-6 du Pavillon 3200 Jean-Brillant.
N'attendez pas qu'on vous donne la parole. Prenez-la.
Renseignements: redac@quartierlibre.ca

QUARTIER L!BRE
vous convie à sa prochaine
assemblée générale
pizza

le jeudi 14 novembre à midi au local Z-337 du Pavillon Claire-McNicoll.
Venez en grand nombre; il y aura à boire et à manger.
Renseignements: info@quartierlibre.ca

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Tiffany Hamelin
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS
Coraline Mathon
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ
Ludivine Maggi
societe@quartierlibre.ca

CULTURE
Dominique Cambron-Goulet
culture@quartierlibre.ca

PHOTOS DE LA UNE
Adil Boukind
Pascal Dumont

JOURNALISTES
Rémi Authier
Adil Boukind
Fanny Bourel
Elom Defly
Marouchka Franjulien
Etienne Galarneau
Charles Gaudreau
Amélie Gamache
Isaac Gauthier
Ethel Gutierrez
Ansou Kinty
Katy Larouche
Valérie Paquet
Caroline Poliquin
Christophe Perron-Martel
Tahia Wan

PHOTOGRAPHE
Pascal Dumont
pascaldumont.ca

ILLUSTRATEURS
Mélaine Joly
Navid Moqaddam

CORRECTEURS
François Blanchette
Marouchka Franjulien
Juliette Tirard-Collet

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse
Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média
(514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION ET DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél.: 514-343-7630
Courriel: info@quartierlibre.ca
Site Web: www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993.

Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs.

Tirage de 6000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au:
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Dépôt légal:
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
18 novembre 2013

PROCHAINE PARUTION
27 novembre 2013

Des étudiants serrés

La communauté universitaire est à l'étroit dans ses locaux. Une situation qui n'est pas nouvelle et qui tend à s'aggraver au fil des sessions. La Direction des immeubles (DI) tente de trouver des solutions, mais ces dernières sont limitées.

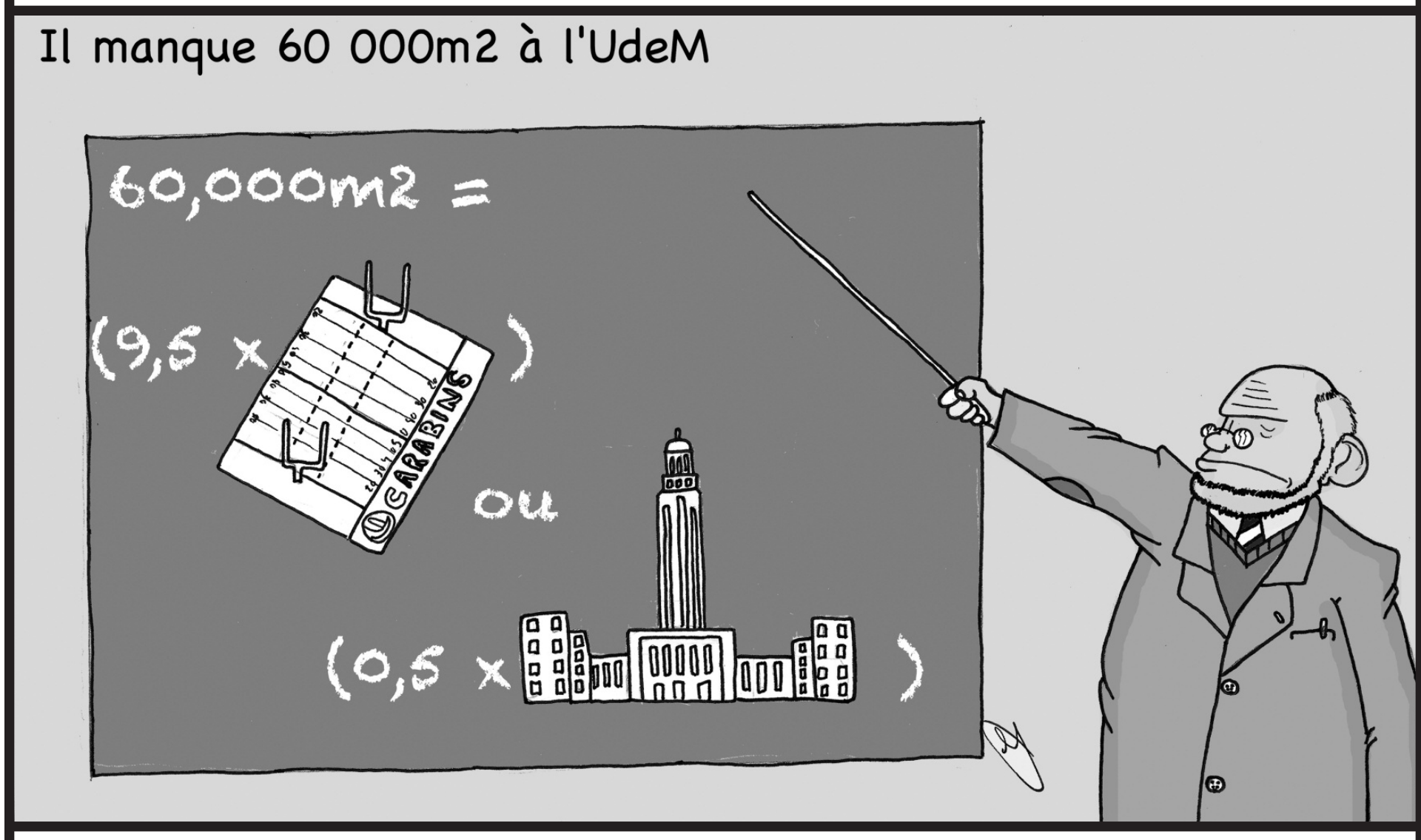


ILLUSTRATION : MÉLAINE JOLY

Lorsque l'Association des étudiants en philosophie de l'UdeM (ADEPUM) a voulu organiser son assemblée générale le mois dernier, elle s'est vu attribuer un local à l'autre bout du campus, au Pavillon Liliane de Stewart. Un pavillon situé loin de ceux où les étudiants ont l'habitude de se rendre. *« Des étudiants n'ont pas trouvé le local et nous n'avons pas réussi à atteindre le quorum »,* explique le président de l'ADEPUM, Thomas-Élie Belley-Côté. Du coup, l'association a décidé de reporter son assemblée générale jusqu'à ce qu'elle parvienne à obtenir un meilleur local.

Les cours de philosophie sont éparpillés sur plusieurs pavillons dont Marie-Victorin et 2415, rue Jean-Brillant. *« Résultat, il n'y a pas d'espace commun pour que les étudiants se rassemblent*, regrette Thomas-Élie. *Et c'est difficile pour les professeurs qui doivent transporter leur matériel de cours. »* Quant aux doctorants et aux post-doctorants, ils doivent se rendre dans des bibliothèques et traîner leur matériel de recherche avec eux car ils n'ont pas tous des locaux attitrés.

C'est donc tout le département de philosophie qui est concerné par le manque d'espace. *« Les salles de séminaires sont trop petites, alors certains étudiants doivent prendre leurs notes sur leurs genoux*, précise le président de l'ADEPUM. *Le directeur du département, Louis-André Dorion, a cédé son bureau de professeur pour le donner à un chargé de cours qui n'en avait pas. »*

Une situation tendue

Les étudiants en philosophie ne sont pas les seuls touchés par le manque de locaux (voir vox pop). La Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM) constate que le problème est généralisé sur le campus. *« Certaines associations doivent partager un même local »,* explique le coordonnateur aux affaires universitaires, Francis Bouchard. La FAÉCUM elle-même aimerait déménager dans un espace plus grand, mais cela n'est pas possible en raison de l'insuffisance de place. Le problème du manque de locaux à l'UdeM suscite une compétition entre les espaces associatifs et académiques selon M. Bouchard. La DI subit donc des pressions. *« Tout le monde veut les meilleurs créneaux pour les salles de cours »,* affirme le directeur du bureau Planification et développement immobilier de la Direction des immeubles de l'UdeM, Jacques Guilbert.

La DI est consciente de la situation. *« Le déficit d'espace est en augmentation, car les effectifs étudiants sont en hausse »,* résume M. Guilbert. Il manque 60 000 m² de locaux à l'UdeM. Une situation que M. Guilbert explique également par une évolution des formes d'enseignement, comme celui basé sur le travail en équipe. Particulièrement prisé par la Faculté des sciences infirmières, ce type d'apprentissage requiert plus d'espace.

Des solutions limitées

Face au problème de manque de place, l'UdeM doit faire preuve de créativité. *« À chaque session, c'est de plus en plus difficile »,* déplore M. Guilbert. L'UdeM s'assure que tous les espaces sont bien utilisés et travaille à les densifier, en divisant par exemple un local pour faire deux bureaux. Elle loue également des locaux, notamment sur l'avenue du Parc. Cette solution a atteint ses limites, car elle se heurte à des contraintes budgétaires. *« Toutes les universités sont confrontées à un manque de place, alors elles se sont tournées vers la location*, explique M. Guilbert. *Mais le ministère ne subventionne plus les nouvelles locations depuis 2012-2013. »*

La véritable solution au problème du manque de locaux à l'UdeM viendra de la construction du Complexe des sciences à Outremont. Occupant plus de 44 000 m², il accueillera les départements de géographie, biologie, physique et chimie. Le dossier est en attente de l'aval du Conseil des ministres à Québec. L'ouverture du pavillon est prévue pour 2018 ou 2019. En attendant, la communauté universitaire devra continuer à faire preuve de patience et d'adaptabilité, car aucune baisse des effectifs étudiants n'est attendue avant 2017.

FANNY BOUREL

RENCONTRE ENTRE LA FAÉCUM ET LA DIRECTION DU SITE OUTREMONT

La construction du Complexe des sciences n'a pas encore débuté, mais la FAÉCUM a déjà rencontré le nouveau directeur général du site Outremont de l'UdeM, Yves Beauchamp. La FAÉCUM avait demandé cette réunion afin de s'assurer que des espaces soient consacrés aux six associations étudiantes qui occuperont le pavillon. *« Nous voulons, au minimum, une défense des acquis*, déclare le coordonnateur aux affaires universitaires de la FAÉCUM, Francis Bouchard. *Dans l'idéal, nous souhaitons plus d'espaces associatifs dans ce nouveau pavillon. »*

VOX **POP à l'étroit**

Propos recueillis par ADIL BOUKIND

PHOTOS : ADIL BOUKIND

DAN-MICHAËL ABÉCASSIS

Président de l'Association des étudiants en science politique et en études internationales de l'UdeM (AESPEIUM)

« Nous n'avons jamais eu de problèmes au niveau de l'obtention de locaux pour nos évènements, comme les assemblées générales. Par contre, je connais d'autres associations qui n'ont même pas leurs propres bureaux. »

MARC THÉRIEN

Responsable aux affaires externes de l'Association des étudiants et étudiantes en sciences économiques de l'UdeM (AEESEUM)

« Je dirais qu'en économie, les cours sont censés être à Lionel-Groulx ou à Jean-Brillant. Cette année, on se ramasse avec des cours qui sont vraiment très loin, comme à Liliane de Stewart ou même à Parc ! Cependant, pour les assemblées générales, on n'a jamais eu de problèmes de ce côté tant que l'on s'y prend à l'avance. »

ANTOINE PHANEUF

Conseiller aux affaires académiques de l'Association des étudiants en économie politique de l'UdeM (AEEPUM)

« On a tout le temps été capable d'avoir un local à la bonne date. En revanche, notre association n'a pas de local à elle. On est pas mal tous regroupés dans Jean-Brillant et c'est la raison majeure pour laquelle nous n'avons pas de local. »

ANTOINE AMNOTTE-DUPUIS

Vice-Président de l'Association des étudiants en études cinématographiques et en histoire de l'art de l'UdeM (AEEHAUM)

« Il nous est déjà arrivé quelques petites mésaventures avec la direction des immeubles, mais on a toujours reçu notre salle pour nos assemblées générales. L'Université, en règle générale, ne va pas avoir une multitude de choix de locaux à offrir. C'est pour cela que nous utilisons cette même salle pour notre association. »

ÉMILE DUCHESNE

Secrétaire à la coordination de L'Association des étudiants en anthropologie.

« Nous avons eu des petits accrochages avec la direction des immeubles pour notre dernière assemblée générale. On avait l'habitude de passer par un secrétaire au Département pour faire les réservations, mais maintenant, la direction des immeubles veut que l'on réserve nous-mêmes les locaux. On a même été menacé de ne pas obtenir de locaux, car on continuait à passer par le secrétaire du Département. La direction des immeubles refuse pour le moment que nous organisions nos 4 à 11. »

GABRIEL DULUDE

Coordonnateur général du Regroupement des étudiantes et étudiants de sociologie de l'UdeM (REESUM)

« Les réservations de locaux sont devenues particulièrement pénibles depuis Synchro. On ne peut plus le faire nous même ; on est obligé de passer par la secrétaire du Département. Du coup, nous sommes face à des délais de sept jours ouvrables que l'on ne peut pas respecter. C'est la même chose pour les initiatives de l'association comme des visionnements de documentaires. »

«À vos balles de laine!»

Les étudiants de l'UdeM vont pouvoir participer à une nouvelle activité ludique sur le campus tout en s'impliquant pour une bonne cause. La doyenne en science de l'éducation, Louise Poirier, a ouvert un club de tricot afin de financer des consultations gratuites au Centre de soutien en orthopédagogie, qui ouvrira ses portes en janvier 2014.

« *Au privé, ce type de consultation coûte de 75 à 100 $ de l'heure,* affirme la doyenne. *On s'entend que les parents de milieu défavorisé ne peuvent pas payer ces sommes-là.* » La finissante en enseignement au primaire à l'UdeM Jessica Côté estime aussi que ces services sont essentiels. « *Il faut dépister très jeune les problèmes en orthopédagogie, autrement le risque de décrochage devient très sérieux au secondaire* », affirme l'étudiante.

Devant les montants conséquents à amasser pour rendre accessibles ces services dispendieux, la doyenne s'est demandé comment elle pouvait aider. « *Comme je tricote beaucoup, il y a une limite au nombre de chandails que mes petits-enfants peuvent porter* », plaisante-t-elle. Loin des campagnes de financement typiques, Louise Poirier a préféré mettre à profit son passe-temps favori pour la bonne cause. C'est ainsi que sont nés « *les tricots de la doyenne* », qui lui ont permis d'amasser à elle seule plus de 3 000 $ en un an. En effet, avant d'ouvrir le club de tricot, la doyenne vendait uniquement ses propres créations.

Devant la popularité grandissante du projet, elle a décidé d'élargir le cercle. « *Je fournis la laine et tout le matériel* », explique-t-elle. Elle invite maintenant étudiants et membres du personnel à se joindre à elle afin de produire des pièces uniques qui seront mises en vente. Expérimenté ou débutant, Mme Poirier accueille tous les intéressés les mercredis midis au pavillon Marie-Victorin. Une quinzaine de personnes se sont déjà lancées dans l'aventure, « *dont deux garçons* », spécifie-t-elle.

L'étudiante en sociologie Chloé Dauphinais a rapidement répondu à l'appel de la doyenne. « *Les cercles de tricot, ça manque à l'UdeM,* estime Chloé. *C'est plus motivant que de tricoter seule dans son salon et en plus, ça fait rencontrer des gens que tu ne rencontrerais pas autrement.* » Bien qu'elle sache déjà tricoter, il s'agit selon elle d'une bonne occasion d'apprendre de nouvelles techniques.

La doyenne qui s'improvise professeure de tricot pour l'occasion affirme que chacun va à son rythme. « *Pour tricoter des bas et des mitaines, il faut être un peu plus avancé, mais les débutants vont tout de suite participer à des créations en faisant des carrés pour des couvertures* », explique la passionnée.

Pas la fibre du tricot?

Depuis qu'elle a lancé sa campagne, le bureau de Louise Poirier au local B-516 du Pavillon Marie-Victorin s'est transformé en petit kiosque de vente. Un grand tiroir est rempli de bas, de mitaines sans doigts, d'étuis à cellulaires et d'autres créations multicolores qui attendent preneur. « *Lors d'une journée de retrouvailles de nos diplômés, nous avons aussi fait un petit kiosque qui a eu un bon succès* », indique-t-elle. Tous les profits sur la vente des pièces, dont le prix varie entre 5 et 35 $, servent à financer des consultations en orthopédagogie.

Là ne s'arrête pas le projet de la doyenne. Elle imagine déjà ouvrir son Club de tricot aux mamans immigrantes du quartier. « *Elles pourront venir briser l'isolement en participant au financement des leçons de leur enfant, sans avoir l'impression qu'on leur fait la charité* », souhaite-t-elle. Selon la vision de la doyenne, le Centre de soutien en orthopédagogie, qui ouvrira ses portes en janvier prochain, ne sera pas qu'un lieu de pratique pour ses étudiants, il s'intégrera aussi concrètement dans leur communauté.

KATY LAROUCHE

Des étudiants trop bruyants

Une pétition circule actuellement auprès de quelques résidents du quartier Côte-des-Neiges pour faire fermer La Maisonnée et le Tabasco Bar. Les deux lieux phares des sorties nocturnes des étudiants de l'UdeM risqueraient-ils de disparaître ?

La propriétaire de la Maisonnée a vécu plusieurs mois au-dessus du bar et affirme que le bruit peut être dérangeant.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Face à cette démarche du voisinage, le propriétaire du Tabasco Bar, Sacha Raguenaeau, bien qu'il souhaite collaborer, croit que certaines choses ne peuvent pas changer. *« Ce n'est pas une maison de retraite, mais bien un bar*, rappelle-t-il. *Le mariage d'un bar pour étudiants et d'un quartier résidentiel crée des tensions auprès de certains. »* Bien que les voisins trouvent la présence des bars plutôt négative pour le quartier, M. Raguenau pense au contraire que cela peut être positif. *« S'il n'y avait pas de bars de quartier où iraient les jeunes ?*, demande-t-il. *Ça apporte quelque chose au quartier et c'est un peu injuste pour ceux qui s'amusent ici qu'une minorité soit dérangée par tout ça. »*

Véronique Meunier, étudiante en deuxième année du baccalauréat en sciences de la communication et habituée de ces bars de quartier juge que la pétition est plutôt étonnante. *« Ça me surprend, car il y a quand même une caserne de pompiers juste à côté aussi et c'est quelque chose, au niveau du bruit »,* pense-t-elle.

Du côté du resto-bar La Maisonnée, on se sent très concerné par la pétition. La propriétaire de La Maisonnée, Sophie Juteau, estime que le problème vient des attroupements à l'extérieur des bars, ceux qui, selon elle, sont plutôt difficiles à contrôler. *« Tout part de la récente loi sur la cigarette*, raconte-t-elle. *Depuis que les gens ne peuvent plus fumer à l'intérieur, ils sortent pour le faire. Souvent, ils parlent normalement, mais le facteur alcool peut les faire parler plus fort et peut effectivement déranger les voisins. »* Mme Juteau explique que les lois et la moralité les rendent responsables des agissements de leurs clients qu'ils soient à l'intérieur ou à l'extérieur du bar.

Calmer les voisins

Les deux bars à l'intersection des rues Lacombe et Gatineau ont mis en place des mesures pour répondre aux plaintes les concernant. Les jeux à boire tels que le *beer-pong* y sont d'ailleurs dorénavant interdits. Selon la responsable des communications et porte-parole de la Régie des alcools, des courses et des jeux, Joyce Tremblay, ce genre de jeux est depuis longtemps illégal. *« Cette pratique va à l'encontre de la tranquillité publique : article 75 de la Loi sur les permis d'alcool, entrée en vigueur en 1979*, stipule-t-elle. *Cette disposition évite la consommation non responsable et les risques inhérents à la consommation excessive. »*

L'étudiant en communication et politique et fidèle client Sébastien Abou-Faratse se désole de cette pétition et salue les efforts de La Maisonnée pour se conformer aux demandes des voisins. *« La Maisonnée a même pris l'initiative de mettre des pancartes pour signaler aux gens de faire moins de bruit »,* ajoute-t-il. De plus, le populaire resto-bar a engagé de nouveaux portiers pour tenter de remédier à la situation. *« Non seulement ils permettent d'empêcher les mineurs d'entrer, mais ils peuvent aussi calmer les gens qui se regroupent à l'extérieur »,* explique Mme Juteau à ce sujet.

Pour Mme Juteau, la fermeture des bars est une possibilité. *« Les pressions sont fortes en ce moment, tout dépend de notre comportement*, explique-t-elle. *On ne peut pas non plus prendre les gens par la main. »* M. Ragueneau du Tabasco Bar, quant à lui, se montre plus confiant. *« Je n'ai aucune inquiétude pour le bar, mais ce n'est jamais une bonne nouvelle quand on nous restreint »,* assure-t-il.

Les deux bars font partie d'un trio dans le quartier avec le McCarold's qui n'a pour l'instant pas retourné nos demandes d'entrevues.

VALÉRIE PAQUET

Laisse ta marque dans
QUARTIER L!BRE

Q!

Fais travailler ton imagination pour créer le nouveau logo de ton journal étudiant.

Tu as jusqu'au 1er **décembre** pour proposer un logo original aux couleurs du journal : noir, rouge et blanc.

Soumets ta création à : redac@quartierlibre.ca

Pertinence toujours contestée

Les étudiants avaient jusqu'à la mi-octobre pour payer leur facture de frais de scolarité sans pénalités. Mais, avec la migration vers le nouveau progiciel de gestion, Synchro, la tâche a été plus compliquée que prévu pour plusieurs d'entre eux. Ce changement a aussi affecté le travail des employés de l'UdeM, et plusieurs sont à bout de souffle.

Que ce soit pour compléter leurs choix de cours ou pour régler leur facture, plusieurs étudiants ont eu du mal à s'adapter à Synchro. *« Ils disaient que ce serait plus simple, mais ce n'est vraiment pas le cas »,* croit l'étudiante au certificat en toxicomanie Cloé Beauséjour. Comme bien d'autres, elle dit avoir payé sa facture en retard à cause de la migration vers Synchro. *« En octobre, je n'avais toujours pas reçu de facture, ni par la poste ni par courriel*, explique-t-elle. *Je suis donc allée sur internet et j'ai vu que j'étais en retard. Si j'avais reçu ma facture par la poste, j'aurais payé à temps! »*

« Il est fréquent que des collègues viennent me voir en pleurant. »

JOSÉE (nom fictif)
Employée de l'UdeM

Plusieurs étudiants interrogés par *Quartier Libre* affirment s'être informés au sujet de leur facture après avoir discuté avec des amis. *« Synchro, c'est compliqué! C'est en parlant avec mes amis que j'ai su que je devais payer ma facture pour le 15 octobre »,* confie entre autres l'étudiante en action communautaire Vicky Nhouvannasack. Comme plusieurs étudiants, elle n'a pas été en mesure de consulter son relevé officiel. *« C'est difficile d'aller voir les détails de notre facture*, déplore-t-elle. *Ce n'est pas clair ce qu'on paie et les frais non obligatoires. »*

Une situation difficile à chiffrer

Difficile toutefois de savoir si la situation est pire que les sessions précédentes. De son côté, le porte-parole de l'UdeM, Mathieu Filion, rapporte que l'Université n'a pas remarqué de changement significatif cet automne. *« Des problèmes de paiement ont été repérés, puisque certaines personnes utilisaient leur code d'accès informatique plutôt que leur nouveau matricule étudiant pour payer leur facture, mais, en général, il n'y a pas eu plus de retards »,* affirme M. Filion.

Il indique cependant que les étudiants ont été beaucoup plus nombreux à solliciter les ressources de l'Université pour cette première rentrée avec Synchro. *« Il y a eu beaucoup de demandes de la part des étudiants, surtout à la rentrée et pour l'inscription aux cours*, ajoute-t-il. *Le Registrariat a décidé de créer des postes pour offrir de l'aide. »* Présentement, deux étudiants travaillent afin d'offrir du soutien à leurs collègues. Le porte-parole assure qu'il pourrait y avoir d'autres embauches pour répondre à la hausse des demandes en période de pointe.

Des employés épuisés

Problèmes avec la diplomation, dossiers étudiants bloqués, erreurs dans le calcul des moyennes : la venue de Synchro est la source de bien des problèmes depuis plusieurs mois pour les techniciens en gestion de dossiers étudiants (TGDE). Selon Josée*, une employée de l'UdeM, plusieurs TGDE sont épuisés. Certains auraient même devancé leur retraite afin d'éviter le transfert vers Synchro. *« Plusieurs employés sont en congé de maladie à long terme parce qu'ils n'en pouvaient plus des problèmes avec le nouveau système*, dénonce-t-elle. *Il est fréquent que des collègues viennent me voir en pleurant. Une personne m'a même confié qu'elle consultait son médecin, car elle se réveille la nuit à cause des problèmes de Synchro. »*

Le porte-parole de l'Université, Mathieu Filion, rappelle qu'il est important que les employés parlent de ces situations. *« Il ne faut pas garder ça en dedans*, recommande-t-il. *Il faut aller voir les bonnes personnes, en parler avec son superviseur ou avec les ressources humaines. »*

La pression était déjà bien présente en avril dernier alors que le Syndicat des employés de l'UdeM a fait part à l'Université de ses inquiétudes. Dans un compte-rendu de réunion sur la santé et la sécurité, on peut lire que le Syndicat a averti l'UdeM que le manque de formation adéquate a pour effet de créer une surcharge de travail et que cette situation était très difficile pour les TGDE.

CHARLES GAUDREAU

*Le nom de l'employée a été changé pour respecter son anonymat.

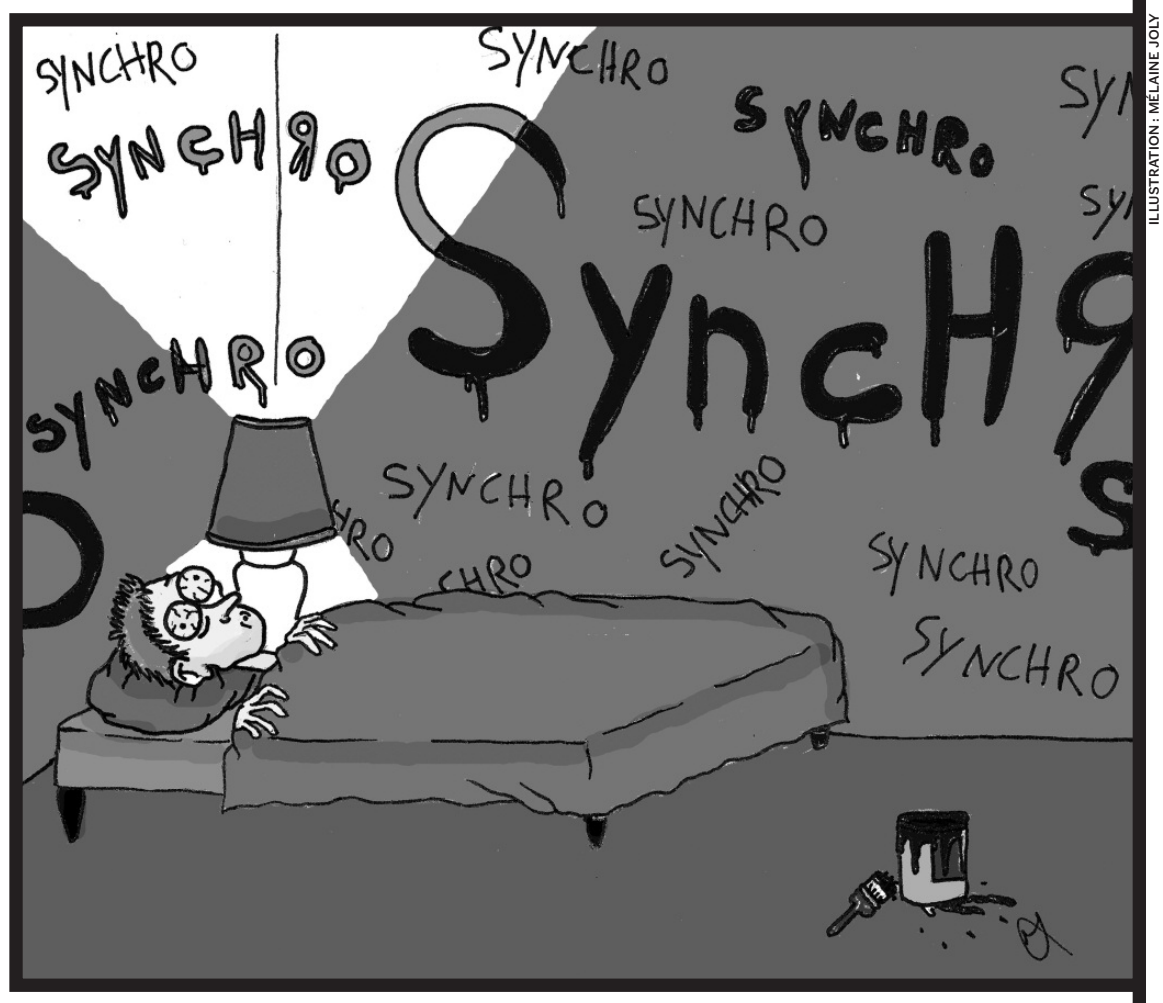


ILLUSTRATION : MÉLAINE JOLY

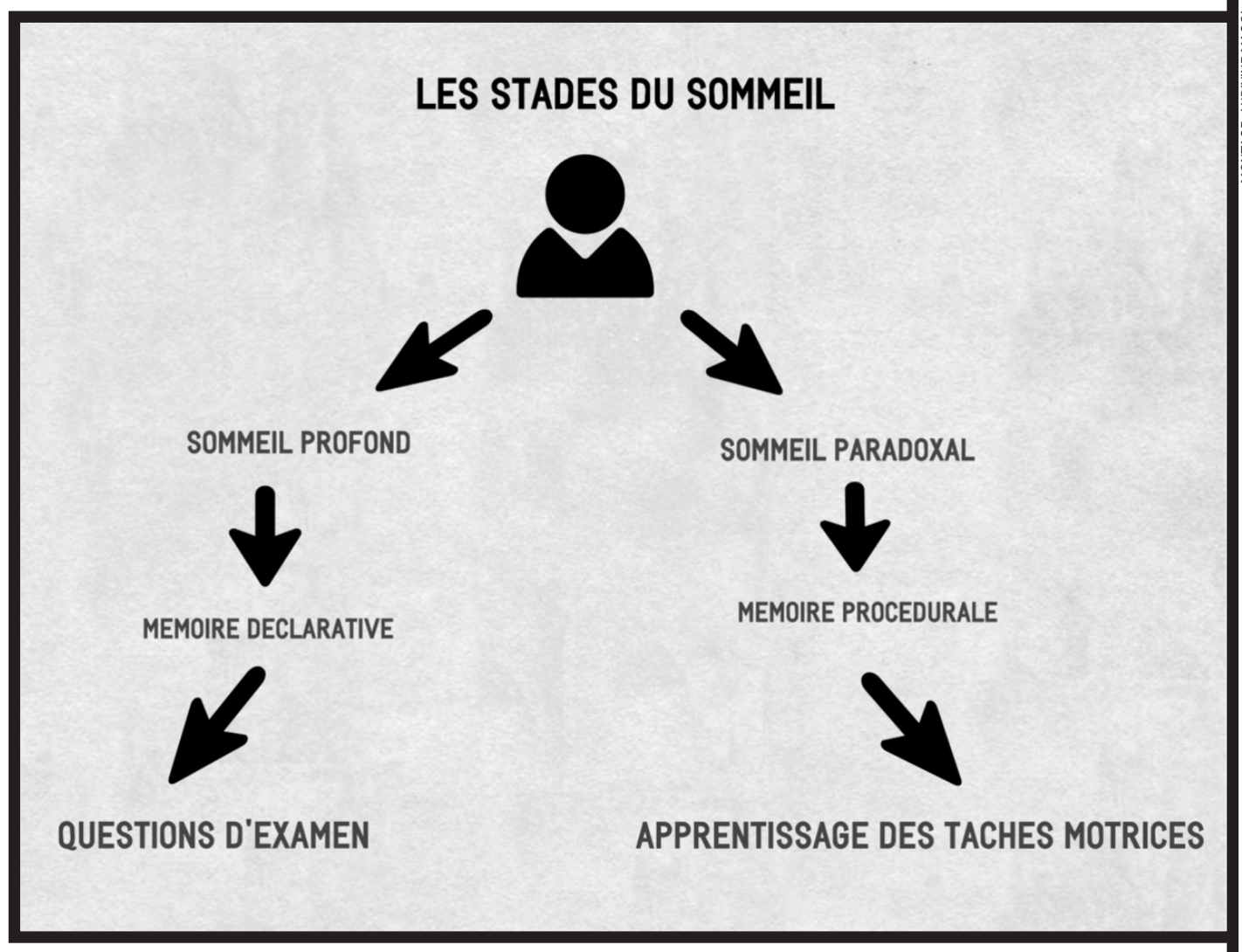
Les nuits blanches, sans conséquence ?

Le rythme de vie effréné des étudiants les pousse souvent à se priver d'heures de sommeil essentielles. Toutefois, les recherches scientifiques démontrent les conséquences néfastes de cette privation sur les capacités cognitives.

« *Je fais une sieste d'environ deux heures dans l'après-midi*, affirme l'étudiante en maîtrise en physiologie à l'UdeM Eva Neff. *Je manque quelquefois d'énergie, mais je ne crois pas que cela affecte ma mémoire.* » L'étudiante se couche vers trois heures du matin presque tous les soirs et voit ses nuits écourtées lorsqu'elle a cours le matin. Pour se tenir éveillée, elle consomme du café.

« *Je trouve ça triste que les jeunes dépassent maintenant les personnes âgées comme groupe souffrant le plus de problèmes de vigilance*, annonce la professeure au Département de psychologie de l'UdeM Julie Carrier. *Un jeune de 20 ans ne devrait en aucun cas avoir besoin de boisson énergisante ou de café pour rester vigilant et éveillé.* »

Les jeunes jouissent d'un sommeil profond et paradoxal d'une meilleure qualité que leurs aînés. Les deux stades de sommeil s'alternent pendant la nuit, et les chercheurs tentent toujours d'en comprendre toutes les subtilités. « *Il semble que le sommeil profond lent soit associé à la mémoire dite déclarative, celle qui permet par exemple de répondre aux questions d'examen, et le sommeil paradoxal davantage à la mémoire procédurale, reliée à l'apprentissage de tâches motrices* », explique la professeure au Département de psychologie de l'UdeM Nadia Gosselin.



MONTAGE : LUDIVINE MAGGI

Selon Mme Carrier, la majorité des étudiants devrait dormir un peu plus de huit heures par nuit. Une règle qui n'est appliquée que par une seule des 12 personnes interrogées sur le campus. Comme Eva Neff, huit de ces 12 personnes consomment du café ou des boissons énergisantes pour rester éveillées. Mme Carrier souligne toutefois que la caféine contenue dans ces boissons diminue la profondeur du sommeil, risquant de créer un cercle vicieux. Elle affecte particulièrement le stade lent profond où sont renforcées les connexions nécessaires à la mémoire déclarative.

Impacts du manque de sommeil

Se priver régulièrement de quelques heures de sommeil a des impacts importants sur les capacités de l'étudiant, en commençant par un manque de concentration et une plus grande fatigue. « *Une personne qui a l'habitude de moins dormir sera plus somnolente, moins concentrée et l'information sera alors moins bien enregistrée* », précise Mme Gosselin. En effet, le sommeil est essentiel dans le processus de mémorisation. « *Il y a des changements de connexions entre les neurones*, signale Mme Carrier. *Le cerveau modifie sa configuration pour intégrer les nouvelles connaissances, et celles-ci se consolident à ce moment.* » Un étudiant ayant étudié toute la nuit la veille d'un examen en se privant de sommeil sera capable de retrouver l'information, mais celle-ci sera plus facilement oubliée. Il est d'ailleurs important que l'heure du coucher soit régulière. « *Le sommeil profond lent tend à arriver au moment habituel du sommeil*, ajoute Mme Gosselin. *Il sera de moins bonne qualité si on se couche plus tard.* »

> « *L'anxiété, une humeur dépressive et les troubles d'adaptation peuvent affecter le sommeil.* »
>
> **DANIA RAMIREZ**
> Coordonnatrice du secteur Soutien à l'apprentissage du Centre étudiant de soutien à la réussite

Le manque de sommeil a aussi un impact sur plusieurs autres fonctions physiques, psychologiques ou émotionnelles. Il joue entre autres un rôle sur la régulation du glucose et des hormones associées à la régulation de l'appétit. Une privation de sommeil chronique peut causer un surpoids. Le système immunitaire est également affecté. « *Lors d'études, le groupe privé de sommeil à la suite du vaccin de la grippe a développé moins d'anticorps que le groupe-test*, précise Mme Carrier. *De plus, après une semaine de privation de deux ou trois heures de sommeil par jour, le taux de cortisol, l'hormone du stress, augmente.* » Un surplus de cortisol affecte également la régulation du système cardiovasculaire, sans compter ses effets sur l'anxiété et l'humeur.

Des solutions existent

Pour éviter l'insomnie, la coordonnatrice du secteur Soutien à l'apprentissage du Centre étudiant de soutien à la réussite (CÉSAR), Dania Ramirez, conseille de ne pas faire de longue sieste durant la journée. Si jamais le sommeil ne venait pas après une vingtaine de minutes, il est préférable de se relever et de s'occuper à une activité calme. « *La pire chose à faire quand on fait de l'insomnie, c'est de se dire que l'on doit vraiment dormir*, observe Mme Ramirez. *Cela peut créer un stress qui empêche de dormir.* »

La coordonnatrice du CÉSAR reconnaît que rares sont les étudiants qui consultent le Centre directement pour des problèmes de sommeil. « *C'est quelque chose qui est très souvent en arrière-plan*, assure Mme Ramirez. *L'anxiété, une humeur dépressive et les troubles d'adaptation peuvent affecter le sommeil. Il faut intervenir au niveau de la cause.* » Des suivis personnalisés sont donc effectués et le Centre peut référer vers des spécialistes s'il y a besoin. Le Service de santé et de consultation psychologique de l'UdeM (CSCP) offre présentement une série de trois ateliers de discussion sur le sommeil.

AMÉLIE GAMACHE

UNE SALLE DE SIESTE À L'UNIVERSITÉ ?

Les salles de sieste gagnent en popularité à travers le monde, et sont particulièrement répandues en Asie. En instaurer une sur le campus n'est toutefois pas dans les plans. « *Il n'y a pas eu de demande en ce sens*, annonce le porte-parole de l'UdeM, Mathieu Filion. *Et il faut savoir que nous sommes en situation de pénurie d'espace à l'Université, de l'ordre de 40 000 mètres carrés. Ce n'est donc pas un projet présentement.* »

Parents exigeants

La pression parentale n'est pas seulement présente au niveau collégial et secondaire, mais aussi chez les étudiants universitaires. Elle peut engendrer des conséquences variées comme le stress ou un manque de confiance à long terme dans le cheminement académique des étudiants.

Selon une étude publiée par le Conseil des ministres de l'Éducation du Canada (CMEC), il existe un lien entre les attentes des parents et les résultats académiques des étudiants. La relation parents-enfants est basée de manière bidirectionnelle. Plus les étudiants réussissent à l'école, plus les attentes des parents sont élevées. L'étude démontre aussi que plus les attentes sont élevées, plus les résultats scolaires sont forts.

« En tant que parent, il faut encourager nos enfants à faire des études en vue d'obtenir un bon emploi plus tard, affirme le père d'une étudiante de l'UdeM Ricardo Sanchez. *Il est important de leur inculquer de bonnes valeurs sans pour autant leur en mettre trop sur le dos. Il faut surtout prendre en considération leurs aptitudes scolaires. »* Selon cette même étude, les garçons subiraient plus de pression que les filles.

« Il faut que les parents comprennent que leurs attentes doivent être proportionnées à l'étudiant. »

LUC BRUNET
Professeur titulaire au Département de psychologie de l'UdeM

La pression parentale engendre chez l'étudiant un certain découragement, un niveau de stress, ainsi qu'une faible estime de soi. Les étudiants cessent de faire des efforts et ont tendance à déprimer. *« Je vivais cette pression assez mal*, explique l'étudiant au certificat en administration des affaires à l'Université à distance et en ligne du Québec (TELUQ) David Said. *Au cégep, les répercussions ont été énormes. Je n'étudiais plus, mes notes étaient faibles. J'ai même connu des échecs. Je voyais les études comme une punition, car mon père me forçait à étudier. »*

Le professeur titulaire au Département de psychologie de l'UdeM Luc Brunet déclare que l'étudiant doit être considéré à part entière et non comme un pion. *« Il faut que les parents comprennent que leurs attentes doivent être proportionnées à l'étudiant. »* Selon la professeure agrégée au Département de psychologie de l'UdeM Geneviève Mageau, le parent doit être empathique face aux émotions de son enfant. Cette initiative parentale permet à l'étudiant de s'exprimer et de faire un choix éclairé.

Un soutien essentiel

Au niveau universitaire, les parents doivent avant tout jouer un rôle de soutien. *« Ils doivent conseiller leurs enfants, répondre à leurs questions et donner de l'information*, affirme Mme Mageau. *Si les parents respectent son autonomie, alors l'étudiant va vouloir se confier à eux et sera en mesure de prendre en charge ses études. »*

Le soutien à l'autonomie est un facteur déterminant de la motivation des étudiants, tant au niveau de l'apprentissage que de leur adaptation à un milieu scolaire. Selon une étude de Mme Mageau et de la professeure de psychologie de l'UdeM Élise Moreau, les étudiants qui se sentent soutenus ont plus d'intérêts envers les études et comprennent mieux l'importance de l'école. Ils se sentent également plus compétents au niveau de l'apprentissage scolaire que les étudiants ayant des parents qui les contrôlent.

Cette même pression augmente selon le niveau de scolarité des parents. *« Le jour où j'ai dit à mes parents que j'allais étudier en communication, ils ont failli avoir une crise cardiaque*, déclare l'étudiante en communication Sabrine Mahfoud. *Ils voulaient que je fasse de l'ingénierie comme mon père ou bien que j'étudie dans le domaine du commerce. »*

Des ressources à l'UdeM

Le Centre étudiant de soutien à la réussite (CÉSAR) offre des consultations pour les étudiants qui subissent une pression de ce type. Le processus comporte plusieurs étapes. *« On cherche à aider les étudiants en les faisant se connaître eux-mêmes*, explique la coordonnatrice par intérim du service Orientation scolaire et professionnelle du CÉSAR, France Dodier. *De cette manière, ils sont moins influençables face à leur famille, amis ou même face à la société. »*

ILLUSTRATION : NAVID MOQADDAM

Durant ces consultations, l'étudiant doit définir sa propre identité et doit revoir ses priorités par rapport à l'école ou au travail. Il doit également travailler sur ses propres valeurs et ne pas faire des choix selon les autres. *« Une fois les consultations terminées, l'étudiant est en mesure de négocier avec ses parents et de diminuer la pression qu'il subit de leur part »*, précise Mme Dodier.

Les attentes des étudiants eux-mêmes jouent également un rôle important dans la réussite de leur cheminement académique. Plusieurs facteurs de l'environnement familial peuvent donc influencer l'attente et la réussite scolaire. Les étudiants doivent en prendre conscience et demander de l'aide en cas de besoin.

ETHEL GUTIERREZ

Simon Blackburn
coordonnateur à la recherche universitaire
recherche@faecum.qc.ca

Recherche et innovation : quoi de neuf avec la PNRI?

La Politique nationale de la recherche et de l'innovation (PNRI) a été dévoilée par le gouvernement le 16 octobre, en remplacement de la Stratégie québécoise de la recherche et de l'innovation. Elle prévoit un investissement de 3,7 G$ sur 5 ans (2014-2019) et s'articule autour de 3 thèmes : les changements démographiques, le développement durable et l'identité québécoise.

Pour les étudiants chercheurs, la PNRI comporte plusieurs aspects positifs, réclamés par la FAÉCUM et le CNCS-FEUQ lors des consultations préliminaires. Les deux fédérations sont effectivement intervenues à plusieurs reprises pour promouvoir le financement des étudiants chercheurs. Et ces efforts ont porté leurs fruits puisque plusieurs volets de la PNRI s'adressent spécifiquement à ces étudiants.

Première bonne nouvelle : avec 3,7 G$, le budget de la PNRI est plus élevé que celui de la SQRI et s'étend sur une période plus importante – 5 ans au lieu de 3. Cela permettra aux 3 Fonds de recherche du Québec (FRQ), qui voient leur budget passer de 147 à 185 M$, de mieux planifier leur budget et d'assurer le financement de groupes de recherche pendant une plus longue période.

Autre aspect positif, la nouvelle politique vise l'équilibre entre la recherche fondamentale et la recherche appliquée. Le rôle de la recherche fondamentale est reconnu dans la Politique qui n'offrira pas de financement exclusif à la recherche dirigée ou appliquée.

Une enveloppe de 216 M$ sur 3 ans est également consacrée au soutien financier des étudiants chercheurs. Elle permettra :
- l'augmentation du nombre de bourses pour l'initiation à la recherche au premier cycle, mais aussi pour des séjours d'études ou de recherche à l'étranger
- la création de bourses de soutien au montage de projets de recherche en équipe fondés sur des problématiques interdisciplinaires ou intersectorielles
- la création de 300 nouvelles bourses d'excellence.

Ce soutien financier des étudiants chercheurs s'effectue en plus de la bonification du budget des FRQ. De plus, les universités recevront 319,5 M$ sur 3 ans pour assurer le coût complet de la recherche. En effet, les frais indirects de la recherche (FIR) ne sont pas complètement couverts par le gouvernement fédéral. Le gouvernement provincial intervient donc pour combler ce manque financier.

Enfin, le réseau recherche innovation Québec (RRIQ) voit le jour; il sera chargé du programme Premier emploi en recherche (PER) qui servira de passerelle entre les études universitaires et le milieu professionnel, en offrant aux diplômés un premier emploi dans le domaine de la recherche.

Pour consulter la PNRI ou sa synthèse, consultez le site ***ww.mesrst.gouv.qc.ca/assises.***

Francis Bouchard
coordonnateur aux affaires universitaires
universitaire@faecum.qc.ca

CONCILIER ÉTUDES ET FAMILLE

Tous les étudiants ont un parcours universitaire unique. Ce parcours est déterminé par les efforts personnels et les ressources offertes, mais également par les embûches rencontrées. Et bien que plusieurs situations contraignantes soient temporaires, certaines sont liées au statut de l'étudiant. L'un des points sous-estimés est la réalité des étudiants-parents. L'Université reconnaît qu'au moins 15 % de la population étudiante du campus doit concilier études universitaires et famille.

La FAÉCUM offre déjà plusieurs services aux étudiants-parents, comme la halte-garderie Le Baluchon. C'est grâce à la reconnaissance de la réalité des étudiants-parents et en ciblant leurs besoins que nous aidons ces étudiants à persévérer dans leur parcours universitaire. La conciliation études-famille est donc un enjeu important pour la FAÉCUM.

Cette année, la Fédération participe à une recherche sur la situation et les besoins des étudiants-parents à l'Université de Montréal, au sein du comité études-famille, en collaboration avec l'Action humanitaire et communautaire (Services aux étudiants). À terme, l'identification précise de leurs besoins permettra de mieux cibler les services à offrir à ces étudiants, améliorant ainsi leurs chances de réussite.

Par ailleurs, en tant que membre du comité études-famille, nous contribuons à l'organisation des activités destinées aux étudiants-parents. Ces activités sont adaptées, permettant la participation des plus jeunes tout en intéressant les parents. Déjà, nous avons eu la chance d'organiser un barbecue avec atelier musical et confection de cupcakes, une épluchette de blé d'Inde avec jeux gonflables, barbe à papa et maquillage, une sortie aux pommes et une visite au Jardin botanique pour le Grand Bal des citrouilles et les Jardins de lumière.

Avant la fin de l'année, il y aura une animation musicale, une rencontre pour le temps des fêtes, une journée au camp Boute-en-train et une sortie à la cabane à sucre. Ces dernières années, des activités variées ont eu lieu, notamment une soirée de contes et une journée de glissades sur le Mont-Royal. La FAÉCUM participe activement au renouvellement de ces activités pour les prochaines années.

L'important est que les étudiants-parents prennent le temps de nous communiquer leurs besoins, car la FAÉCUM souhaite défendre les intérêts socioéconomiques et académiques de ces étudiants de manière adéquate, en leur apportant tout le soutien nécessaire à leur réussite.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

VOYAGES

BAHAMAS
28 décembre au 4 janvier à partir de 559$*

NICARAGUA
2 au 11 janvier à partir de 1685$*

CHINE
25 mai au 2 juin à partir de 2359$*

GRÈCE
25 mai au 2 juin à partir de 2115$*

NEW YORK
24 au 27 octobre à partir de 219$*
5 au 8 décembre à partir de 229$*
12 au 15 décembre à partir de 249$*
13 au 15 decembre à partir de 219$*
30 décembre au 1er janvier à partir de 255$*

BOSTON
25 au 27 octobre à partir de 199$*
~~7 au 8 décembre à partir de 325$*~~
complet

TORONTO-NIAGARA
15 au 18 octobre à partir de 295$*

FLORIDE
27 décembre au 3 janvier à partir de 585$*

*occupation quadruple

Comptoirs de la FAÉCUM

INSCRIPTIONS AUX COMPTOIRS DE LA FAÉCUM

3200 JEAN-BRILLANT
LOCAL B-1265

PAVILLON ROGER GAUDRY
LOCAL V-114

PAVILLON MARIE-VICTORIN
HALL D'ACCUEIL

CAMPUS LAVAL
LOCAL B-3258

Voyages Tour Étudiant

1.877.213.2070
Détenteur d'un permis du Québec
www.vte-xtra.qc.ca

Unis même dans la défaite

PHOTO : ADIL BOUKIND

Les Carabins ont abordé la finale du championnat du Réseau du sport étudiant du Québec (RSEQ) avec beaucoup d'appréhension. Ils sont entrés sur le terrain du Stade Telus de l'Université Laval avec une impression de manque de confiance, contrairement aux Rouge et Or, qui se sont imposés dès les premières secondes.

PHOTO : ADIL BOUKIND

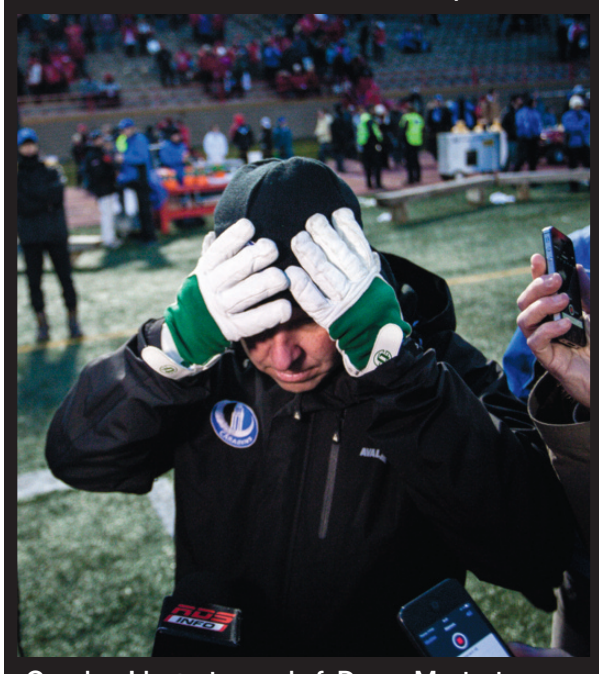


PHOTO : PASCAL DUMONT

Gauche : L'entraineur-chef, Danny Maciocia, se remet difficilement de cette nouvelle défaite 14-11 en finale de la coupe Dunsmore.
Droite : Malgré la défaite, la ligne défensive des Carabins a montré une fois de plus sa résistance et son efficacité puisqu'elle n'a accordé aucun touché au Rouge et Or.

PHOTO : PASCAL DUMONT

La tension entre les joueurs était palpable durant toute la rencontre.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Les partisans du Rouge et Or n'ont pas donné un bon accueil aux Bleus.

Quartier Libre *se met, le temps d'une journée, dans la peau d'un acteur de la communauté universitaire de l'UdeM.*

Rires et rigueur

Olivier Trudel intègre l'équipe de volleyball féminin des Carabins en 1999 en tant qu'assistant-entraineur alors qu'il est à l'UdeM pour faire un doctorat en science de l'activité physique. En 2003, il devient entraineur-chef et depuis, les semaines se répètent à un rythme effréné, mais toujours sous le signe de la bonne humeur.

Le rôle d'un entraineur ne se limite pas seulement à planifier les entraînements et les compétitions. *« Nous devons nous occuper du côté administratif, comme la préparation des déplacements et du calendrier*, explique M. Trudel. *On doit aussi s'assurer que les filles vont bien à l'école et qu'elles suivent leurs cours correctement. »* L'entraineur doit suivre une routine de travail rigoureuse tout comme ses joueuses. L'équipe féminine de volleyball s'entraîne environ deux fois par jour, et ce, quatre jours par semaine.

Une journée type

« Le matin on va préparer les entraînements individuels », indique M. Trudel. Du lundi au jeudi, les matinées de l'entraineur sont consacrées aux joueuses divisées en groupe de trois ou quatre. *« C'est de la répétition et du volume pour essayer d'améliorer la technique »*, explique-t-il. À la fin des rencontres individuelles, c'est le moment de passer à l'aspect administratif du métier. De 13 heures à 15 heures, l'entraineur doit préparer le budget, les réunions administratives et tout ce qui a trait à la logistique de l'équipe.

Une fois ce volet fini M. Trudel peut passer à la préparation de l'entraînement du soir, plus axé sur le jeu, qui a lieu à 16 heures au CEPSUM avec toute l'équipe de volleyball. *« On va soit toucher à toutes les phases de jeux ou se concentrer sur une seule »*, précise-t-il. Pendant ces séances l'entraineur arrive à corriger les mouvements de ses joueuses. L'important est alors de se faire respecter tout en gardant une atmosphère décontractée en s'essayant à quelques blagues.

Les fins de semaine aussi sont occupées par le volleyball puisque les compétitions se déroulent les vendredis soir ou les dimanches. Ce quotidien sur le terrain de volleyball du CEPSUM demande un important investissement de la part des joueuses et de l'équipe qui les encadre. *« Le rythme demeure le même, on s'entraîne toujours les mêmes jours et autant, puis la semaine d'après, on recommence »*, raconte M. Trudel.

Cette routine mise à part, d'autres tâches se greffent au quotidien de l'entraineur comme le recrutement et le camp d'entraînement Carabins. *« J'essaie d'aller chercher les meilleures joueuses du Québec pour les convaincre de signer pour nous*, affirme le passionné. *L'avantage que nous avons, c'est que l'UdeM couvre pas mal de domaines d'études, et c'est important puisqu'elles choisissent aussi en fonction de ce qu'elles veulent étudier. »* Pour les possibles recrues qui ont un niveau encore trop juste, un camp d'entraînement est mis en place pendant deux semaines où M. Trudel peut continuer sa sélection pour former son équipe de la saison.

Jour de match

Pendant les compétitions, il est rare de voir M. Trudel assis. Les rencontres, il les passe debout au plus proche du terrain et de ses joueuses. Il fait les cent pas et n'hésite pas à interpeller l'une des filles pour corriger un geste. Chacune des Carabins prend en note toutes les actions pendant le match. *« Ce sont les principales statistiques pour voir un peu comment tout le monde s'en sort*, explique l'entraineur. *Les filles sont habituées et après, j'ai plus qu'à tout compiler. »*

À la fin du match d'ouverture de la saison le 1er novembre dernier, Olivier Trudel est décontracté ; il va bavarder avec les arbitres ainsi qu'avec les équipes adverses pour faire retomber la pression de la compétition. Pendant un instant on retrouve l'entraineur, avec l'un de ses assistants, assis à même le sol dans le couloir du CEPSUM devant le vestiaire des Carabins. *« C'est notre bureau ça ! »*, s'amuse l'entraineur-chef en attendant de pouvoir rejoindre ses joueuses.

M. Trudel fait un retour général sur le match remporté par les Bleues et annonce certaines statistiques de la rencontre. Il félicite les joueuses sur des points précis tout en continuant à faire rire son équipe. *« Celle qui me trouve le pourcentage, je lui paie une croisière ! »*, lance l'entraineur. Pour conclure cette rencontre d'une quinzaine de minutes, M. Trudel commence déjà à préparer son équipe pour le prochain match.

« On n'a rien accompli ce soir, mais on vient d'envoyer un message, observe l'entraineur. *Gagner 3-0 c'est l'*fun*, gagner 3-0 en faisant de beaux points, c'est encore plus l'*fun*! »* M. Trudel libère ses joueuses et se prépare déjà à la nouvelle semaine qui arrive.

« J'ai toujours été en amour avec ce sport », affirme l'entraineur. Olivier Trudel compte mener son équipe loin dans la saison avec pour l'instant deux victoires au compteur des Carabins.

CORALINE MATHON

« Au début, je ne savais pas si je pouvais pousser autant les filles que les gars. »
– **Olivier Trudel**, entraineur-chef de l'équipe féminine de volleyball

L'après-match est généralement synonyme de détente pour l'entraineur.

M. Trudel vérifie chaque détail lors des entraînements.

PHOTOS : ARTHUR JUCHEREAU

Apprivoiser ses émotions

Des psychologues de l'UdeM sont convaincus de l'importance de l'intelligence émotionnelle dans la réussite scolaire et socioprofessionnelle d'un étudiant. Toutefois, il n'existe pas de techniques particulières pour la développer.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Chaque année, environ 500 cadres et dirigeants suivent les séminaires consacrés à l'intelligence émotionnelle à HEC.

« L'*intelligence émotionnelle, c'est l'aptitude à percevoir ses propres émotions, à les évaluer et à les exprimer*, explique le professeur à l'École de psychoéducation de l'UdeM Serge Larivée. *C'est aussi la capacité à identifier et à comprendre les émotions d'autrui.* Le psychologue américain Daniel Goleman a rendu populaire la notion d'intelligence émotionnelle, même s'il n'en est pas l'inventeur.

Développée à partir des années 1990 et utilisée en psychologie ainsi qu'en psychothérapie, l'intelligence émotionnelle est à l'opposée de l'intelligence cognitive basée sur la connaissance. Elle est une identification d'émotion, ce qui suppose un apprentissage. Elle permet d'apprendre à reconnaître les émotions chez soi ainsi que chez les autres, et à s'y adapter. Des séminaires consacrés à l'intelligence émotionnelle sont donnés à HEC depuis 1996. *« Nous enseignons aussi l'intelligence émotionnelle pendant environ six heures dans les certificats ou dans les baccalauréats »*, précise la spécialiste de l'intelligence émotionnelle et professeure à HEC, Estelle Morin. Elle croit que cette matière devrait aussi être enseignée dans les autres programmes. *« A partir du moment où on vit en société, il est utile de savoir comment s'ajuster aux émotions »*, ajoute Mme Morin. La professeure invite à porter attention au sens des émotions.

Selon la coordonnatrice du secteur Soutien à l'apprentissage du Centre étudiant de soutien à la réussite de l'UdeM (CÉSAR), Dania Ramirez, chacun touche à l'intelligence émotionnelle tous les jours dans différentes facettes de sa vie. *« C'est tout ce qui fait réussir autre que le quotient intellectuel (QI) »*, affirme-t-elle. Le professeur au Département de psychologie de l'UdeM Serge Lecours avance, quant à lui, que ceux qui ont du succès en général ont une intelligence émotionnelle développée. *« Quand on apprend à reconnaître les émotions, on apprend à s'y adapter »*, soutient-il.

Utile à l'école

Le CÉSAR donne aux étudiants de l'UdeM des ateliers sur les compétences scolaires et professionnelles qui touchent de près au concept de l'intelligence émotionnelle. Pour Mme Ramirez, tout étudiant doit développer des compétences personnelles en parallèle au savoir qu'on lui inculque. *« Il doit apprendre par exemple comment faire une présentation orale, comment communiquer ses idées et comment se contrôler »*, explique-t-elle.

Dans un travail d'équipe, si un étudiant ne fait pas bien sa partie ou s'il la rend en retard, son coéquipier, s'il manque d'intelligence émotionnelle, aura tendance à lui faire des remarques blessantes, remarque la coordonnatrice du secteur Soutien à l'apprentissage du CÉSAR. *« Par contre, le coéquipier chez qui cette notion est développée sera plus empathique et cherchera à savoir pourquoi le travail a été mal fait »*, soutient Mme Ramirez. Cette façon de faire permettra d'aider l'étudiant fautif et d'apaiser ainsi la frustration de l'équipe. L'étudiante au baccalauréat en études cinématographiques Stéphanie Hamel ne pense pas avoir une intelligence émotionnelle développée. *« J'ai assez de difficulté à m'exprimer dans un groupe, car je ne suis pas à l'aise dans la communication orale*, constate l'étudiante. *Si dans un travail de groupe, un coéquipier bâcle sa partie, j'aurais tendance à la faire à sa place et à le signaler au professeur. »*

Pour la coordonnatrice du CÉSAR, il ne s'agit pas d'être hypocrite, mais plutôt de dire les choses d'une certaine manière. *« L'hypocrisie serait de dire à l'étudiant fautif que son comportement ne dérange pas le groupe, alors que ce n'est pas vrai*, croit-elle. *La façon d'exprimer son insatisfaction est très importante. »*

Certains étudiants vont demander de l'aide au CÉSAR, parce qu'ils n'ont pas confiance en eux. Ils ont de la difficulté à croire en leur potentiel intellectuel. À force de se dire qu'ils manquent d'intelligence, ils finissent par développer de l'anxiété et deviennent effectivement incapables de réussir leurs examens. *« J'ignorais que le CÉSAR aidait les étudiants*, avance l'étudiante en études cinématographiques. *Cela m'intéresserait d'y participer. »*

Les psychothérapeutes du CÉSAR recommandent à ces étudiants des lectures et leur présentent des personnes ou des personnages modèles capables de réveiller leur confiance en eux. *« Ces étudiants doivent être conscients de leurs limites et apprendre à s'affirmer malgré leurs défauts »*, dit Mme Ramirez.

Application dans la vie

L'intelligence émotionnelle se révèle importante aussi bien à l'école, qu'au travail ou en amour. Dans un jeune couple par exemple, si une femme dit à son conjoint : « il faut qu'on se parle », et que ce dernier devient distant et froid, la femme, si elle n'a pas une intelligence émotionnelle développée, va considérer ce comportement comme un manque de respect envers elle. *« Or, celle qui maîtrise ce concept comprendra que ce qui motive la réaction de son partenaire, c'est peut-être la crainte d'être rejeté ou délaissé »*, explique M. Lecours. Une fois que la cause a été identifiée, la jeune femme peut rassurer son conjoint en lui donnant le motif de la discussion.

Au travail, une bonne maîtrise de l'intelligence émotionnelle permet de gérer l'humeur d'un client ou d'un collègue. *« Si un client intoxiqué à l'alcool ou à la drogue s'en prend à vous, il ne faut pas embarquer dans une argumentation avec lui, de peur de ne faire que jeter de l'huile sur le feu »*, conseille M. Lecours. Au contraire, il faut rassurer cette personne, lui montrer qu'on est à son écoute et qu'on a confiance en elle, pour la calmer.

Il y a aussi cet exemple qui concerne ceux qui font souvent de l'insomnie. *« Quand, au moment de dormir, on pense à un sujet angoissant, comme un examen ou le loyer à payer ou à un sujet complexe, le sommeil tarde à venir »*, croit M. Lecours. Aussitôt que cette émotion est identifiée et sa cause connue, il faut forcer le cerveau à penser à autre chose de façon à lui éviter un état d'alerte et d'éveil.

Un concept contesté

Quand Goleman a popularisé la notion de l'intelligence émotionnelle en 1995, il a affirmé que ce concept était supérieur au QI dans la mesure de l'intelligence d'une personne. *« Je ne crois pas du tout au travail de Goleman,* s'exclame Serge Larivée. *C'est à peu près n'importe quoi ! »* S'il reconnaît que des travaux d'envergure ont depuis été faits sur le sujet, il n'en demeure pas moins sceptique par rapport à la pertinence du concept. Pour Stéphanie Hamel, l'intelligence émotionnelle est aussi importante que le QI. *« C'est dommage d'avoir de belles idées et de ne pas être capable de les partager avec d'autres*, pense l'étudiante.

Selon M. Larivée, chaque individu développe sa personnalité en fonction de ses expériences dans la vie. *« C'est faux de penser que cette notion est supérieure au QI*, prétend M. Larivée. *Le QI est le meilleur indicateur de la réussite. »* Mme Ramirez croit en effet qu'un étudiant aura beau avoir une intelligence émotionnelle remarquable, s'il lui manque des habiletés cognitives, il ne pourra pas réussir.

Dans un article intitulé *Pour réussir dans la vie professionnelle a-t-on besoin d'un bon QI ou d'un bon Quotient émotionnel (QE)*, M. Larivée et certains de ses confrères ont montré que développer son intelligence émotionnelle a très peu d'effet sur la réussite d'un individu.

Serge Larivée est contre la manipulation des émotions. *« J'ai tendance à penser qu'exprimer ses émotions, c'est quelque chose de sain »*, déclare-t-il. Il constate que les défenseurs de l'intelligence émotionnelle ont réalisé un coup de maître seulement en associant deux termes qui suscitent les passions.

ELOM DEFLY

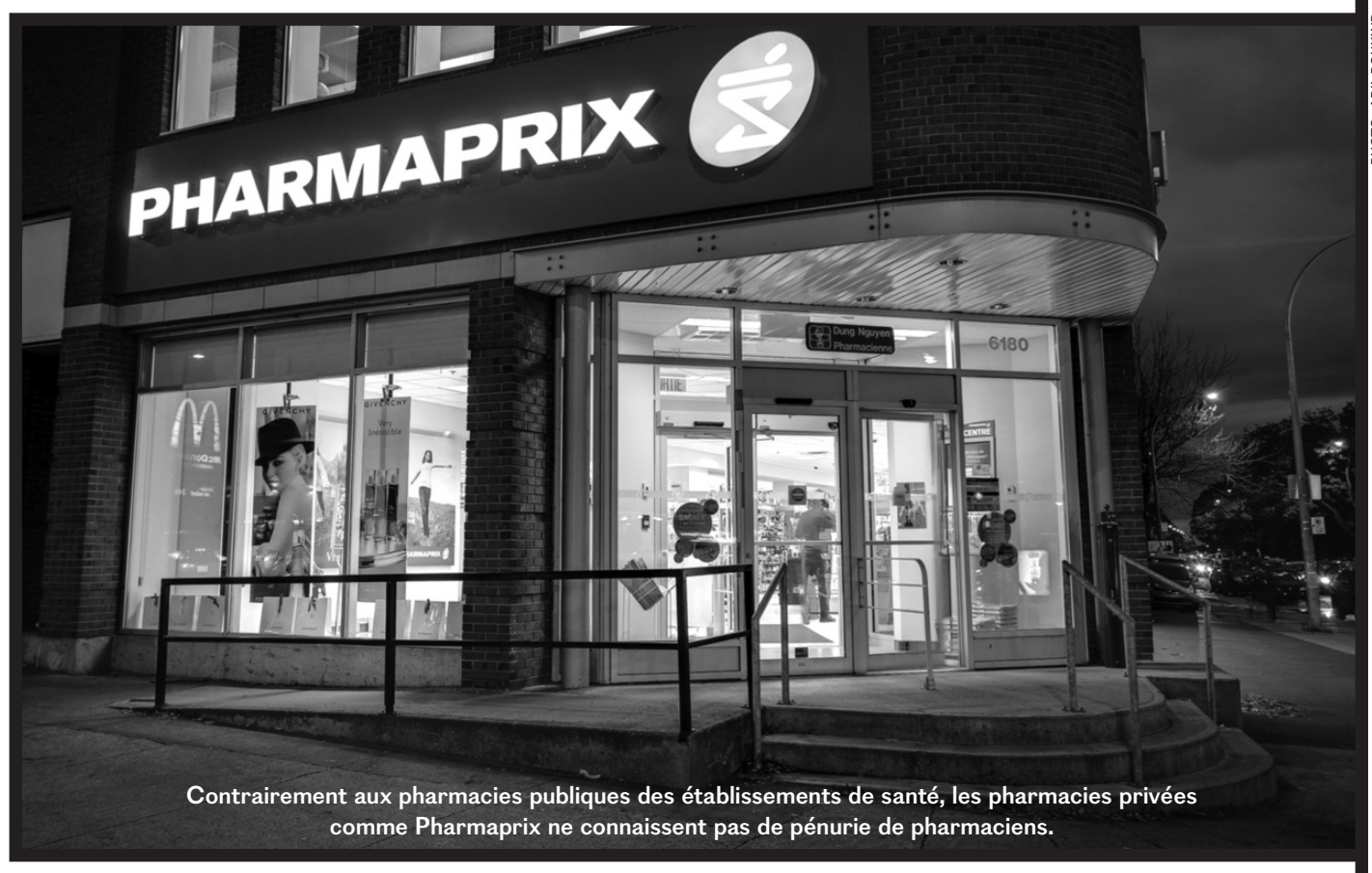
Pharmaciens et dépanneurs

Depuis près de 15 ans, la pénurie des pharmaciens au Québec ne cesse de s'aggraver dans le secteur des établissements de santé à cause des conditions salariales. Plus avantageux en termes de salaire et demandant moins d'études supérieures, le secteur privé attire plus les nouveaux diplômés.

« *Il manque environ 300 pharmaciens, soit 23 % de l'effectif total* », affirme le président de l'Association des pharmaciens des établissements de santé du Québec (APES), François Paradis. Cette année, le Québec connaît un manque criant de pharmaciens dans les établissements de santé.

Les établissements de santé regroupent toutes les institutions du gouvernement qui ont une pharmacie tels que les Centres hospitaliers, les centres de santé et de services sociaux (CSSS) ou les Centres d'hébergement et de soins de longue durée (CHSLD). Les autres pharmacies telles que Jean-Coutu, Pharmaprix ou Uniprix appartiennent, elles, à un réseau privé.

Pour faire face à cette situation, les établissements de santé sont obligés de faire appel à des pharmaciens « dépanneurs », qui n'ont pas d'attache avec un établissement donné. Ce recours a augmenté de 17 % pour un coût de 15M $ depuis 2011 selon l'enquête annuelle de l'APES. Au Québec, 52 établissements du secteur public sur 114 ont affirmé avoir recours aux pharmaciens « dépanneurs ».



Contrairement aux pharmacies publiques des établissements de santé, les pharmacies privées comme Pharmaprix ne connaissent pas de pénurie de pharmaciens.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Des salaires moins avantageux

Les salaires dans le secteur public expliquent la pénurie des pharmaciens dans ce domaine pour M. Paradis. « *En début de carrière, un pharmacien dans le secteur privé gagnait environ 30 à 35 % de plus que celui travaillant dans le secteur public en 2012* », indique le président de l'APES.

Depuis, une entente salariale réduisant l'écart des salaires a été signée entre Québec et l'APES. Avec la nouvelle entente, les pharmaciens des établissements de santé gagnent toujours un peu moins. Toutefois, au bout de six ans d'expérience, ils peuvent gagner presque le même salaire que leurs collègues du secteur privé. « *En début de carrière, les pharmaciens du secteur public gagnent environ 90 000 $ par an, mais au bout de 6 ans, ils atteindront environ 100 000 $, presque l'équivalent de ceux qui travaillent dans les pharmacies communautaires* », soutient le professeur et doyen de la Faculté de pharmacie de l'UdeM, Pierre Moreau.

Mis à part les salaires, M. Moreau affirme que les congés de maternité de certaines pharmaciennes et la non-flexibilité des heures de travail peuvent aussi expliquer le manque de pharmaciens dans le secteur public. « *Parfois, le chef d'un établissement hospitalier m'appelle et me dit* "Pierre, cette année, c'est difficile, car j'ai trois ou quatre pharmaciennes qui sont parties en congé maternité" », indique M. Moreau. Actuellement, 35 femmes et huit hommes sont inscrits à la maîtrise en pharmacothérapie avancée.

Il est aussi plus facile de concilier études supérieures et travail de pharmacien dans le secteur privé. « *Quand je faisais ma maîtrise et mon doctorat, je pouvais facilement travailler le soir en semaine ou en fin de semaine* », se rappelle le doyen. Il n'a jamais travaillé dans une pharmacie d'un établissement de santé, si ce n'est pour y faire un stage.

Un travail demandant

Pour pratiquer dans le secteur public, le pharmacien doit avoir, en général, une maîtrise en pharmacothérapie avancée. En effet, il sera amené à traiter des malades aux pathologies complexes et devra réaliser des actes médicaux comme l'injection de médicaments, la stabilisation d'un patient ainsi que la réalisation de chimiothérapies, entre autres. Cependant, dans les milieux ruraux, on permet parfois au pharmacien qui n'a qu'un doctorat de premier cycle (l'équivalent du baccalauréat) de pratiquer dans le public, car dans ces zones-là, les patients souffrant de maladies aiguës sont transférés dans les grands hôpitaux en zone urbaine.

Dans le secteur privé, les pharmaciens ne sont pas obligés d'avoir obtenu une maîtrise. Seul un doctorat de premier cycle en pharmacie suffit, vu que les services offerts sont des services couvrant des situations moins complexes : suggérer des médicaments en vente libre ou traiter des patients atteints de maladies chroniques.

Pour faire la promotion du métier de pharmacien en établissement de santé auprès des étudiants en pharmacie des universités de Montréal et de Québec, un colloque a été organisé fin septembre à Montréal. « *Pendant toute une journée, nous avons expliqué aux étudiants en quoi consiste le métier d'un pharmacien dans un hôpital* », indique M. Paradis.

À la question : où travailler après les études, le président de l'Association des étudiants de la Faculté de pharmacie de l'UdeM (AÉPUM), Félix Thompson-Desormeaux, ne peut pas trancher. « *Je ne peux rien dire pour le moment*, précise le président. *Je ferai mon choix après le stage marquant la fin de ma maîtrise en pharmacothérapie avancée.* » Le président de l'AÉPUM souligne que selon lui, le travail dans le secteur public est moins routinier. « *Le salaire de la pharmacie d'officine est attirant, mais je suis déjà las du service à la clientèle* », déclare l'étudiant en troisième année de pharmacie Alexandre Mathieu.

Pour combler la pénurie des pharmaciens dans les établissements de santé, il faudrait, selon M. Paradis, former chaque année 115 pharmaciens en maîtrise en pharmacothérapie avancée au lieu des 75 étudiants inscrits cette année au Québec. Un nombre d'inscrits record étant donné que les Facultés de pharmacie de l'UdeM et de l'Université Laval avaient de la difficulté à combler leur quota de 35 places chacune par le passé.

ANSOU KINTY

SONDAGE

Où aimeriez-vous travailler après vos études en pharmacie, dans le secteur public ou privé ? Et pourquoi ?

21 comptent travailler dans le secteur privé

18 sont indécis

13 veulent travailler dans un le secteur public

3 comptent travailler à temps plein dans le secteur public et à temps partiel dans le secteur privé.

2 souhaitent travailler dans une pharma cie dans le secteur public et entrer à Pharmaciens sans frontières.

2 travailleront peut-être dans une pharmacie privée

1 a déjà travaillé dans le secteur privé et a repris ses études pour travailler dans le secteur public.

Enseigner dans sa communauté

Presque deux ans après sa création, la popularité du baccalauréat en sciences de l'éducation pour les étudiants des Premières Nations et Inuits de l'Université McGill continue de grandir. À ce jour, l'UdeM ne voit pas l'intérêt d'avoir un tel programme, même si la mise en place d'un programme multidisciplinaire d'études des Premières Nations est à l'étude.

« *La demande n'est tout simplement pas là* », explique le vice-recteur adjoint aux études de premier cycle de l'UdeM, Jean-Pierre Blondin. Pour l'instant, l'Université ne considère pas pertinent un programme en éducation exclusif aux étudiants des Premières Nations et Inuits.

Créé en 2011 et axé sur un développement éducatif reflétant l'expertise et le savoir des professeurs autochtones, ce diplôme poursuit sur la lignée des certificats en éducation offerts aux étudiants depuis les années 80. Alors que ces derniers offrent la possibilité aux étudiants d'enseigner dans leur communauté, le baccalauréat a le net avantage d'être reconnu dans l'ensemble du réseau scolaire québécois.

« [...] chaque autochtone qui termine un diplôme universitaire sème probablement une graine d'espoir chez un jeune. »

JULIE COTTON
Étudiante en médecine

Le diplôme est né d'une coordination entre l'Université McGill et quatre commissions scolaires autochtones du Québec : Inuit, Naskapi, Crie et Mohawk. Selon le directeur par intérim du programme d'éducation autochtone à McGill, Ralf St. Clair, les commissions scolaires réclamaient une meilleure formation pour les enseignants en communauté. « *Ils sont souvent aux prises avec des circonstances sociales et géographiques difficiles* », déclare-t-il.

L'Université McGill a décidé d'ouvrir ses horizons en instaurant un programme en sciences de l'éducation pour les étudiants autochtones.

PHOTO : FLICKR.COM/THIEN V

Inutile à l'UdeM

L'UdeM ne voit pas pour l'instant la nécessité d'un tel programme. D'une part, les commissions scolaires offrent majoritairement leurs services en anglais et, d'autre part, les étudiants autochtones sont peu nombreux à fréquenter l'Université, défend M. Blondin. En avril 2013, l'établissement ne savait pas le nombre exact de ses étudiants à héritage autochtone : une vingtaine fréquenterait le campus.

« *L'Université McGill a pris une approche consciemment pragmatique en ouvrant ses horizons* », développe M. St. Clair. Selon lui, le baccalauréat permet d'affiner les compétences des enseignants autochtones en favorisant la diversité de leur enseignement. « *Les préalables d'admission de nos étudiants sont plus généreux*, explique-t-il. *Nous devons prendre en considération leur parcours scolaire.* » Les étudiants du programme ont souvent un parcours atypique et moins bien outillé que celui des élèves québécois non autochtones. Malgré tout, les élèves du baccalauréat sont assujettis aux évaluations du Ministère et doivent réussir le test obligatoire de français en plus d'un test d'usage de l'anglais.

Entre la communauté et Montréal

L'unicité du programme réside dans son format flexible adapté aux communautés éloignées. La première année, les professeurs se déplacent au sein des communautés pour donner leurs cours aux étudiants. Les deux années suivantes se déroulent à Montréal dans des écoles du réseau public. La dernière année, les étudiants retournent dans leur communauté où ils finalisent leur apprentissage avec les professeurs.

Ce baccalauréat se distingue aussi par son approche. La structure de cours magistraux à trois crédits est remplacée par la remise de travaux semestriels. « *Ensemble, ce sont ces éléments qui font la popularité du programme chez nos étudiants* », assure M. St. Clair.

L'UdeM souligne les difficultés associées à la création de ce type de programme. La logistique impliquée est considérable : envoyer des professeurs pendant un an au sein d'une communauté autochtone, souvent éloignée, est en soi un défi.

L'Université se dit prête à considérer l'implantation d'un programme d'études exclusif aux étudiants autochtones si une demande était faite. Encore faudrait-il que cette demande existe. L'étudiante en médecine d'héritage autochtone à l'UdeM Julie Cotton n'y voit pas d'intérêt. « *Il ne faut surtout pas oublier que oui, c'est bon d'avoir différents spécialistes qui retourneront et feront une différence chez les leurs, mais aussi que chaque autochtone qui termine un diplôme universitaire sème probablement une graine d'espoir chez un jeune* », insiste la jeune femme. Pour elle, la qualité du programme est ce qui importe. Elle ne croit pas qu'au niveau universitaire les besoins soient différents.

À ce jour, un programme multidisciplinaire d'études des Premières Nations pourrait être offert à l'UdeM en janvier 2015. L'Université McGill instaurera un programme d'études des autochtones nord-américains dès l'automne 2014.

ISAAC GAUTHIER

Prévenir avant de guérir

Environ un étudiant sur quatre est victime d'une agression sexuelle durant son cycle d'études postsecondaires selon le ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec. Le phénomène reste méconnu des universités, qui tardent à mettre en place une cellule spécialisée en matière d'agression sexuelle. Contrairement à l'UdeM, l'Université Concordia vient d'ouvrir un Centre d'aide aux victimes d'agressions sexuelles.

L'UdeM n'a pas de service pour aider les victimes d'agressions sexuelles. Seul le Bureau d'intervention en matière de harcèlement (BIMH)* est à la disposition des étudiants. Il permet aux victimes de harcèlement d'obtenir confidentiellement des renseignements, des conseils ainsi qu'une aide pour accomplir les démarches nécessaires contre le harceleur.

L'UdeM juge inutile de consacrer un service exclusivement aux victimes d'agression sexuelle. *« Le Bureau du harcèlement reste à l'écoute sur toutes sortes d'affaires*, rappelle le porte-parole de l'UdeM, Mathieu Filion. *Il offre non seulement une aide psychologique, mais aussi médicale via le CSPS. »* La directrice du Centre de santé et de consultation psychologique de l'UdeM (CSCP), France Mckenzie, précise toutefois que les organes de l'établissement travaillent collégialement. *« Le Bureau d'intervention en matière de harcèlement travaille en collaboration avec le Bureau de la sûreté et les services de santé de l'UdeM »*, affirme Mme McKenzie.

PHOTO : PASCAL DUMONT

La travailleuse sociale Jennifer Drummond est à l'initiative du Centre d'aide aux victimes d'agressions sexuelles de l'Université Concordia qui a ouvert ses portes le 11 novembre dernier.

Du temps à Concordia

Le Centre d'aide aux victimes d'agressions sexuelles (SARC) a ouvert le 11 novembre dernier à l'université Concordia. Faute de moyens ou par refus de se pencher sur cette problématique, il aura fallu deux ans de pression par le Centre de lutte contre l'oppression des genres de l'Université Concordia pour que le SARC soit officiellement mis en place. *« Deux ans de lobbying auprès de l'université ont été nécessaires afin de faire entendre notre voix*, déclare la coordonnatrice du Centre, Julie Michaud. *Parce qu'accepter d'ouvrir un centre spécialisé sur la question, c'est comme affirmer que le problème existe dans notre université. »*

Le mandat du Centre en ce début d'activité est d'accompagner les étudiants victimes en leur fournissant aussi bien un soutien scolaire qu'une aide psychologique. Il offre aussi la possibilité d'obtenir des accommodements auprès de l'université, ainsi que de déposer une plainte officielle ou de prendre rendez-vous avec d'autres conseillers. Dans des cas extrêmes, une personne du Centre peut même, par un service de bénévolat, accompagner la personne en classe si l'agresseur fait partie du même cours, souligne Mme Michaud.

« Elle pourra aussi accompagner la victime au tribunal, fournir des informations et apporter des ressources dans le respect des lois juridiques », précise la travailleuse sociale à l'initiative du SARC, Jennifer Drummond. Ce service permet de faciliter l'accès des victimes aux différents services dont elles auraient besoin. *« Le Centre offre une intervention en situation de crise, une orientation vers les différentes aides présentes sur et hors du campus »,* résume la travailleuse sociale.

À la différence de l'UdeM, le SARC accompagne aussi bien les victimes d'agression sexuelle sur le campus qu'à l'extérieur, lors de fêtes. Cependant, en cas d'agression sur un étudiant par un autre étudiant à l'extérieur de l'Université, le BIMH ne fournit pas aux victimes un soutien personnalisé sur le campus. Ces dernières sont conseillées et orientées vers un poste de police, qui prendra en charge le dossier.

Le SARC insiste sur son rôle de soutien aux victimes d'agression sexuelle et déplore la tendance de la société à les blâmer. *« Souvent, lorsque qu'une personne subit l'expérience d'une agression sexuelle, on va avoir tendance à la questionner,* "Qu'est ce que tu faisais lorsque c'est arrivé ? Que portais-tu ?" *»,* regrette Mme Michaud. Autant de questions qui, pour elle, développent, voire accentuent, un sentiment de honte.

De la prévention avant toute chose

Mme Michaud affirme que le problème est systémique. Une éducation du non-viol devrait être accompagnée d'un désir de changer les mentalités, car la femme est aujourd'hui vue comme une femme-objet. *« Ce phénomène est en partie la conséquence d'une culture du viol qui s'est imposée dans notre société »,* dénonce Mme Michaud. Cette attitude normalise les actes d'agression sexuelle.

Depuis quelques semaines, une affiche décore les murs de l'Université Concordia. Celle-ci représente une jeune étudiante ayant trop bu, endormie sur un lit. À ses côtés, un homme déboutonnant son pantalon avec pour slogan «Ceci n'est pas un acte sexuel, c'est une agression». Une agression sexuelle ne se limite pas qu'au viol. Un acte est qualifié d'agression sexuelle à partir du moment où celui-ci est réalisé sans le consentement de la personne visée.

Les statistiques de la Santé et des Services sociaux du Québec montrent que dans 80 %, voire 85 % des cas, l'agression est commise par quelqu'un de l'entourage. *« Il apparaît souvent dans l'esprit des étudiants qu'un agresseur ne pourrait jamais être quelqu'un que l'on connaît »,* rappelle Mme Michaud.

En partenariat avec le SARC, le Centre de lutte contre l'oppression des genres de l'Université Concordia a mis en place plusieurs activités d'information et de sensibilisation des étudiants, ainsi que plusieurs ateliers de prévention des agressions autour de la notion de consentement. Leur constat a été le suivant : les étudiants ont souvent des idées incomplètes et éloignées de la réalité de la définition d'agression sexuelle, la notion de consentement étant trouble dans l'esprit des étudiants. Mme Michaud rappelle la nécessité d'éduquer les étudiants des écoles postsecondaires à la sexualité qui reste encore un sujet tabou de notre société. *« Même au postsecondaire, la sexualité reste un sujet délicat auquel les étudiants doivent être sensibilisés »,* souhaite la coordonnatrice de l'Association.

Le 22 novembre prochain, une marche intitulée *À nous la nuit* sera organisée par les Centres contre la violence afin d'encourager toutes les universités à mettre en place une cellule spécialisée dans la prévention et le traitement des agressions sexuelles. Un appel qui n'a pas encore été entendu par l'UdeM. Pour Mme Michaud, il est essentiel de remettre cette problématique à l'ordre du jour. De son côté, l'Université organise la Semaine de prévention du harcèlement, du 11 au 15 novembre.

TAHIA WAN

*Le Bureau du harcèlement de l'UdeM n'a pas souhaité s'exprimer à ce sujet.

Semaine de prévention du harcèlement
Du 11 au 15 novembre
Plus d'information :
www.harcelement.umontreal.ca

Petite histoire de grandes recherches

Dans le cadre du 70e anniversaire du campus de la montagne, l'exposition « Les sciences au sommet » présente les principales recherches scientifiques qui s'y sont déroulées. Survol de cinq de ces recherches marquantes.

par AMÉLIE GAMACHE

PHOTO : COURTOISIE DIVISION DES ARCHIVES UdeM

L'accélérateur de particule avant son entrée à l'UdeM en 1966.

1943

LABORATOIRE SECRET ET BOMBE ATOMIQUE

Entre 1943 et 1945, l'aile ouest du pavillon principal, aujourd'hui Roger-Gaudry, abrite un laboratoire secret où on travaille à enrichir de l'uranium dans le cadre du Projet Manhattan. Les Américains utilisent à ce moment des séparateurs isotopiques. *« À Montréal, ce sont principalement des chercheurs alliés qui ont utilisé une méthode chimique, en obtenant l'uranium enrichi par précipitation »*, explique le professeur au Département de physique Louis-André Hamel. Le physicien québécois Pierre Demers participait aux recherches.

L'uranium produit a été utilisé dans les deux bombes atomiques larguées pendant la guerre. Les travaux ont abouti à la mise au point du réacteur à eau lourde de Chalk River. *« Une fois les résultats obtenus, le laboratoire a fermé*, précise le professeur. *Mais il aurait été visité par Marie Curie et le Général de Gaulle. »*

1966

INSTALLATION D'UN ACCÉLÉRATEUR DE PARTICULES

L'Université se voit dotée en 1966 d'un des premiers accélérateurs de particules au Canada. Le laboratoire qui l'accueille se spécialise alors en spectroscopie nucléaire, qui permet de mieux comprendre la structure des noyaux atomiques par l'analyse du spectre des émissions produites par le noyau lorsqu'il change de niveau d'énergie.

Les chercheurs sont aujourd'hui intéressés par la physique des particules, mais les grandes expériences se font au Grand collisionneur de hadrons du CERN, à Genève, 100 000 fois plus puissant. *« Nous développons ici des détecteurs de particules et les transportons ensuite à Genève*, explique le directeur du Groupe de physique des particules et professeur au Département de physique de l'UdeM, Claude Leroy. *Plusieurs universités participent aux recherches, mais nous faisons partie de l'équipe qui a dévoilé en 2012 la nouvelle particule élémentaire, le boson de Higgs. »*

1992

INVENTION DE LA TÉLÉPORTATION QUANTIQUE

La téléportation quantique, développée par le professeur au Département de physique Gilles Brassard, utilise une propriété nommée intrication. *« Si deux particules sont intriquées, même très éloignées, une opération appliquée sur l'une fera instantanément réagir l'autre »*, observe-t-il. Elle permet donc de transférer instantanément de l'information entre deux points sans aucun support physique.

Contrairement à la transmission par courant électrique, l'absence de corridor physique implique l'impossibilité d'intercepter l'information. Cette invention pourrait être utilisée pour transmettre des données à l'intérieur d'un futur ordinateur à particules, ou servir de base pour l'élaboration de système de communication de masse sécuritaire. Le chercheur a également inventé la cryptographie quantique, qui permet le cryptage de messages dans des particules de façon inviolable.

2008

PHOTOGRAPHIE ET DÉCOUVERTE DE NOUVELLES EXOPLANÈTES

Traditionnellement, les astrophysiciens détectaient la présence de planètes extérieures à notre système solaire en observant la vitesse à laquelle les étoiles se déplacent. *« Nous tentions depuis plusieurs années d'imaginer de nouvelles techniques pour prendre des photos d'exoplanètes, et nous avons développé l'imagerie angulaire différentielle »*, affirme le professeur au Département de physique et directeur de l'Observatoire du Mont-Mégantic, René Doyon.

Grâce à cette technique, les chercheurs obtiennent en 2008 une image de trois planètes gravitant autour de l'étoile HR8799. C'est à la fois la découverte de nouvelles planètes et l'obtention de la toute première photographie d'un système planétaire extérieur au nôtre. Cette découverte a valu au professeur Doyon et à ses étudiants Christian Morin et David Lafrenière une renommée mondiale, confirmant la position de leader en astrophysique de l'UdeM.

2012

NOUVELLES TECHNIQUES EN ANIMATION NUMÉRIQUE

Une nouvelle méthode pour simuler les jeux d'ombres et de lumière dans les images numériques voit le jour en 2012 à l'UdeM. Elle permet de simuler, par exemple, la réflexion et la diffusion d'un rayon lumineux dans une scène, ou la création et l'interaction des ombres. *« C'est une modélisation, nous avons écrit des équations qui capturent le comportement de la lumière et nous l'avons implémenté dans un logiciel »*, explique son auteur, le professeur au Département d'informatique Derek Nowrouzezahrai.

La technique est maintenant utilisée par Disney et dans plusieurs jeux vidéo, par exemple pour simuler l'ombre ou les effets de la lumière dans les cheveux d'un personnage qui se déplacerait devant une fenêtre. Les modèles mathématiques ont également des applications en architecture, pour prévisualiser des bâtiments, ou encore en médecine, pour la visualisation par résonance magnétique.

À un genou de la célébrité

Le sextuor Il danse avec les genoux connait un succès inattendu ces derniers temps. Voilà maintenant quatre semaines que le groupe montréalais, constitué d'actuels et d'anciens étudiants de l'UdeM, occupe le Top 5 du palmarès de CISM. Le groupe doit son succès radiophonique à son titre « Cette chose bouffe ma tête ».

Il danse avec les genoux a offert une performance en direct sur les ondes de CISM le 31 octobre dernier.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Le groupe attire l'attention non seulement par sa musique, mais aussi par son nom loufoque. *« On pourrait se demander s'il n'y a pas un parallèle entre le nom du groupe et* Il danse avec les loups*, le film de Kevin Costner*, ironise le batteur du groupe Felix-Antoine Coutu, qui étudie au baccalauréat en écriture à la faculté de musique de l'UdeM. *On peut aussi se rendre à l'évidence qu'il est beaucoup plus simple de danser avec les genoux. »*

Définir le style du groupe n'est pas une tâche aisée. Chaque membre y va de sa propre définition. *« On est venu avec du rock exploratoire, black yéyé psychédélique*, explique le chanteur et guitariste Jean-Michel Coutu. *Il y en avait aussi un autre qui marchait bien avant : Pop Hypnotique. »* C'est d'ailleurs Jean-Michel qui compose les chansons du groupe grâce à sa formation en composition instrumentale de l'UdeM, complétée en 2006. *« C'est le chef d'orchestre*, commente l'un des guitaristes Sébastien Sauvageau. *Lui c'est la pieuvre et nous, on est ses tentacules. »* Le groupe puise son inspiration de plusieurs musiciens, comme le compositeur anglais Joe Meek pour les sons d'ambiance, le compositeur italien Ennio Morricone, ainsi que des premiers albums du groupe de hip-hop new-yorkais Beastie Boys.

À l'heure actuelle, la formation compte deux EP. Le dernier, *Arachnobotanique,* est paru en mai 2012. Pour le moment, le groupe ne compte pas sortir d'album, mais pense produire un nouvel EP. *« J'aime ce format,* souligne Jean-Michel. *Ça donne l'occasion de développer une ambiance le temps de quatre ou cinq chansons. L'album n'est pas un plan à court terme. Le fait que l'on soit en autoproduction joue un rôle. Un album nous demanderait un trop grand effort. »*

Malgré leur récent succès, le groupe souhaite garder des ambitions modestes et préfère se concentrer sur l'aspect musical. *« On vit vraiment cela au jour le jour*, commente la chanteuse et claviériste du groupe Yuki Berthiaume. *On joue surtout parce qu'être créatif est* fun *et que l'on a du plaisir. »*

Une histoire de famille

Originaires du même village, Saint-Michel-des-Saints, le groupe comptait les frères Jean-Michel et Felix-Antoine, ainsi que leur cousin Philippe Beauséjour. C'est l'arrivée de Yuki qui marque le début officiel d'Il danse avec les genoux. Depuis, deux membres se sont ajoutés : Sébastien et le bassiste Joël Racine, qui est membre du groupe depuis cinq mois et qui a étudié en musique à l'UdeM.

Le groupe a bénéficié de la mise en place du nouveau site web de CISM et l'affluence que ce changement a apportée, puisqu'il a occupé la première place du palmarès francophone de la radio universitaire. *« On voit que sur Facebook, il y a de plus en plus de personnes qui viennent nous aimer*, raconte Sébastien. *On attend de voir les prochains concerts pour vraiment évaluer l'impact. »*

Il danse avec les genoux se produira le 16 novembre au TRH-bar pour Culture de distorsion III. Un second concert est annoncé pour le 27 novembre et se déroulera au Divan Orange. Le groupe assurera alors la première partie du spectacle de lancement de l'album du groupe Jacquemort, la formation de Thomas Augustin, claviériste de Malajube.

ADIL BOUKIND

VOIR. MOBILISER. AGIR. 8e édition | Novembre 2013

novembre.doc

Le mois du documentaire au Ciné-Campus

Leviathan
Documentaire
de Lucien Castaing-Taylor et Verena Paravel
13 novembre
à 17h15, 19h30 et 21h30
:: V.o. sans dialogue

La soif du monde
Documentaire
de Thierry Piantanida et Baptiste Rouget-Luchaire
19 novembre
à 17h15, 19h30 et 21h30
:: V.o. française
ENTRÉE GRATUITE

L'arbre et le nid
Documentaire
de Valérie Pouyanne
20 novembre
à 20h
:: V.o. française

Ciné-causerie
En présence d'intervenants le 20 novembre à 20 heures

Étudiants : 4 $
Carte Ciné-Campus : 30 $ pour 10 films
Employés UdeM et grand public : 5 $
Carte Ciné-Campus : 40 $ pour 10 films
Employés UdeM
20 % de rabais à la projection de 17h15

Info-FILMS : 514 343-6524
sac.umontreal.ca
Centre d'essai/Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage
Métro Édouard-Montpetit ou autobus 51

Suivez-nous! Activites.culturelles.UdeM @SAC_UdeM

saé Activités culturelles Services aux étudiants

Université de Montréal

PHOTO : PASCAL DUMONT

Vous buvez ? Eh bien ! brassez maintenant

Confectionner des bières artisanales de qualité pour une fraction du prix en magasin, c'est possible. C'est d'ailleurs le choix que font plusieurs étudiants, qui investissent temps et efforts dans le brassage de leurs propres bières.

« *C'est moins compliqué qu'on le pense, c'est comme faire une recette de sauce à spag', mais qui prend un mois* », lance l'étudiant en musique Francis Minville qui fait sa propre bière depuis sept ans. Il existe différentes façons de faire sa bière à la maison. « *C'est plus simple de produire à partir d'extraits de malt*, confie le propriétaire du magasin spécialisé en fabrication de bière La Chope à Barrock, Stéphane Laroche. *Par contre, j'encourage mes clients à travailler à partir de la matière première.* » Cette méthode, qui utilise des céréales maltées, est appelée *tout grain*.

Ce qui séduit d'abord les apprentis brasseurs, c'est la créativité dont ils peuvent faire preuve. « *Les différentes variétés de céréales, de malts et de houblons et même d'eau utilisées donnent un éventail infini de possibilités* », souligne l'ancien étudiant en génie chimique à Polytechnique et consultant à Polybroue, la brasserie des étudiants de génie (voir encadré), Marc-Olivier Drouin. India Pale Ale, Stout à l'avoine ou Blanche au blé, toutes les sortes de bière peuvent se produire à la maison.

Un brassin de bière comprend entre 19 et 28 litres. « *Si on brasse à partir d'extraits, ça revient à 25 $ dollars, tout grain, à partir de la céréale, c'est entre 25 $ et 40 $* », indique M. Laroche. Le coût d'une bouteille de 350 ml varie donc entre 0,30 $ et 0,50 $. « *Ça revient moins cher, mais ce n'est pas le premier objectif*, poursuit le propriétaire. *Le but c'est d'avoir une meilleure qualité et un produit beaucoup plus frais que sur les tablettes au dépanneur.* »

Ses clients sont des passionnés de bière et il souhaite les aider à créer un produit de bonne qualité. « *Si un client vient juste pour faire de la bière pas chère, je lui dis d'aller au dépanneur* », ajoute-t-il. L'étudiant en anthropologie Antoine Majeau-Rajotte, qui a commencé à brasser cette session, confirme la différence de qualité. « *Quand on a goûté notre première bière, on était assez fébriles*, raconte-t-il. *On avait peur que ça goûte mauvais, mais ça bat plusieurs bières sur le marché, surtout les américaines.* »

Pour entamer la production, pas besoin de se compliquer la vie. « *Pour 125 $, on a un ensemble qui contient tout ce qu'il faut : un fermenteur, une tourie de verre de 28,50 litres, un siphon, une brosse, un thermomètre, un densimètre, du savon désinfectant, une soupape de fermentation et un capsuleur* », détaille Stéphane Laroche.

Il reste à acheter les bouteilles ou utiliser celles que l'on a accumulées. Une tourie de 28 L remplit 84 bouteilles et 100 capsules coûtent environ 5 $.

Développer la passion

Les motivations derrière la fabrication de la bière artisanale vont plus loin que le simple aspect financier. « *J'ai commencé parce que ça revient moins cher, mais ça devient une passion*, dit Francis Minville. *Depuis deux ans, j'ai commencé à faire ma bière tout grain.* »

Brasser de la bière devient aussi une activité de groupe. C'est le cas pour Antoine Majeau-Rajotte et ses colocataires. « *Ce qui nous a motivés à faire de la bière, c'est d'avoir un projet commun*, raconte-t-il. *Les trois, on se connaît depuis le secondaire et avec les études, on n'a pas le temps de faire des activités comme avant. Brasser nous oblige à passer une grosse journée à l'appartement, et ça nous fait plaisir de nous en occuper.* »

En plein essor à travers le monde, la bière artisanale connaît une forte croissance au Québec aussi. On peut établir un lien avec les microbrasseries qui se multiplient et la culture de dégustation de la bière qui se développe parallèlement.

CAROLINE POLIQUIN

Polybroue

Depuis 2011, aucune bière n'a été produite par les brasseurs de Polybroue. Cette session, une étudiante en génie chimique a redonné vie au projet. *« Quand je suis revenue d'échange, j'ai appris que c'était un peu mort, donc j'ai décidé de prendre les choses en main »*, explique la responsable, Catherine Bourdeau-Laferrière.

***« On veut permettre aux étudiants d'apprendre la fabrication de la bière avec notre maître brasseur*, souligne le consultant pour Polybroue, Marc-Olivier Drouin. *On veut leur donner la chance d'expérimenter, de faire une bière différente à chaque brassage. »* Le lancement de la dernière bière de Polybroue, une brune au miel, aura lieu entre la fin novembre et le début décembre. *« On prévoit brasser 85 litres une fois par mois après Noël »*, précise Catherine Bourdeau Laferrière.**

RECETTE

Ale brune de type Newcastle

INGRÉDIENTS pour une recette de 19 litres

32 litres d'eau
7,50 livres de malt British Pale Ale
1 livre de malt crystal 60
1/4 de livre de malt chocolaté
21 g de houblon Nugget
56 g de houblon Willamette
Levure Cooper's Ale
115 g de dextrose

ÉTAPES

1 • Chauffer 18 litres d'eau à 71 °C dans un grand chaudron pouvant contenir 25 litres ou plus.
2 • Mettre tous les grains à infuser avec le houblon Nugget pour 60 minutes, tout en gardant la température autour de 68 °C.
3 • Après les 30 premières minutes, ajouter 28 g de houblon Willamette.
4 • Après 45 minutes, ajouter la seconde moitié du houblon Willamette.
5 • Après 60 minutes, rincer les grains avec 14 litres d'eau.
6 • Filtrer en transvidant dans la chaudière de fermentation et laisser refroidir à 18 °C.
7 • Ajouter la levure dans la chaudière et placer dans une pièce à température constante (entre 18 et 21 °C) pour une semaine.
8 • Après deux semaines, transvider tout le contenu dans une tourie de verre. Mettre à l'abri de la lumière pour deux semaines.
9 • Remettre dans la chaudière et ajouter le dextrose. Ensuite, mettre la bière dans les bouteilles bien désinfectées. Capsuler et laisser reposer deux semaines à l'abri de la lumière.
10 • Dégustez !

NOTE : Il faut désinfecter l'équipement avant chacune des étapes au risque de compromettre la brassée.

PHOTOS : PASCAL DUMONT

Notre photographe Pascal Dumont a accompagné le diplômé de l'UdeM en études internationales Francis Petit lors du brassage d'un stout à l'avoine.

1 : La « matière première » : de l'orge malté.
2 : Le houblon est ajouté dans l'infusion de grain afin d'ajouter de l'amertume à la bière.
3 : Francis vérifie la densité de la bière (à gauche) afin de connaître son futur pourcentage en alcool. À droite, il s'assure que la température est adéquate pour ajouter la levure.
4 : L'embouteillage des bières une à une est fatiguant.

1

2

3

4

À chaque numéro, *Quartier Libre* offre la chance à un de ses journalistes d'écrire une nouvelle de 500 mots sur un thème imposé. Le thème de ce numéro est: les gens

L'homme sage

une nouvelle de MAROUCHKA FRANJULIEN

Il se réveilla en même temps que l'aube. Un soleil timide apparaissait de loin en loin, tandis qu'une teinte rosâtre prenait d'assaut la nuit voilée.

Les rayons jouaient sur les fenêtres des immeubles voisins, quand il vit les gens de la ville sortir en un cortège bien droit, serrés dans leurs costumes endeuillés. Ils marchaient, graves et silencieux, la gueule blafarde des matins endormis. Au même moment sur le boulevard, les voitures se suivaient en file indienne, crachant leurs poumons sur l'asphalte suintant. De temps à autre, l'une d'elles criait, impatiente. A quelques mètres devant lui, les gens de la ville s'engouffraient dans la bouche de métro, qui en recrachait d'autres, aussi blêmes et hagards.

Bientôt, la faim revint comme chaque matin, douloureuse. Il regarda le trottoir gris, maculé de chewing-gums, et, au bout de la rue, le parc. Il apercevait les hautes grilles imposantes qui cachaient à sa vue la pelouse d'un vert grisonnant et la silhouette appauvrie des marronniers, morts du froid de l'hiver parisien.

À l'heure du déjeuner, il se décida enfin. Il bougeait lentement, non par paresse ou nonchalance, mais par une sorte de révolution tranquille en réponse aux passants pressés, qu'il méprisait dans son cœur.

Il se traîna jusqu'au parc. Une petite bruine noircissait les allées de graviers. Des tas de feuilles mortes parsemaient ça et là la pelouse. Les pigeons picoraient l'herbe à la recherche de vers ou de miettes de pain. La faim lui saisit le ventre de nouveau. En réponse, la pluie se fit plus forte. Elle lui battait les tempes, tandis que les oiseaux se réfugiaient sur les branches des arbres dénudées. Il s'assit sur un banc et se laissa bercer par la cadence des gouttes. Il aimait la pluie et sa féminité, liquide comme le ventre maternel.

Au bout de quelques heures, trempé et affamé, il se décida enfin à quitter la solitude du parc. La pluie avait laissé place à un ciel maussade. Les trottoirs encore mouillés reflétaient les lumières des vitrines. Il alla s'asseoir entre deux portes cochères et attendit. Il n'attendait rien en particulier, si ce n'était la tombée du jour, et le sommeil qui chassait la faim.

Il entendit l'église au loin sonner les coups de six heures. La nuit congédiait pour un temps la teinte grisaille du ciel d'automne. Un long embouteillage engorgeait déjà le boulevard, quand ils apparurent. Un sourire moqueur se dessina sur ses lèvres. Les gens de la ville traînaient des pieds sur les trottoirs, las et abattus.

Bientôt, la nuit se fit complètement noire. On alluma les lampes de la ville. Il se blottit sous son duvet. Comme chaque soir, il voyait la pleine lune de néon et les étoiles des réverbères danser à travers ses paupières mi-closes. Il aimait la nuit, sa solitude et sa liberté. Il se savait homme, entier et unique, dans un océan de pions similaires et prosaïques, les gens de la ville.

* * *

Trithérapie musicale

Trois antiviraux musicaux

Par RÉMI AUTHIER, ETIENNE GALARNEAU et VALÉRIE PAQUET

ELECTRO
Karneef
Love between us

C'est planant, c'est *groovy*, c'est *soul,* c'est Karneef. Le groupe montréalais, composé de Phil Karneef, Pascale Mercier et Rafael Khoury, sort sa première galette, genre d'invitation sensuelle dans un *lounge* quelque peu extra-terrestre. Voici un album qui mélange les styles et les ambiances, mais qui nous garde toujours dans l'expectative. S'appuyant sur un sens fort du rythme et une instrumentation minimaliste, le groupe nous offre un son éclectique et retro qui souligne la voix du chanteur et son énergie. On déplore que celle-ci soit parfois trop mise en évidence et ce déséquilibre agresse quelque peu l'oreille dans les premières chansons. Le tout se place néanmoins au tiers de l'album et on se retrouve aspiré dans leur atmosphère envoutante. Un bel album qui nous offre une solide ambiance pour agrémenter une soirée branchée si vous n'avez pas peur des découvertes qui sortent de l'ordinaire. (R. A.)

Écoute gratuite:
soundcloud.com/club-roll

ROCK
Mauves
Le faux du soir

Quelques mois à peine après la sortie de leur maxi *Rebrousser les Indes*, Mauves nous offre son second album intitulé *Le faux du soir*. Les quatre têtes de la Vieille Capitale livrent dix pièces de rock psychédélique rappelant le son des années 60 et 70. Dans des morceaux comme « Portrait » ou « Manèges », on entend que les Beatles, ou même Gentle Giant, ne sont pas très loin dans leurs oreilles. Avec de longs extraits instrumentaux, comme l'introduction « Vespéraux » ou la fin de « Citron-limes », l'album dispense quelques longueurs qui nous font parfois perdre le fil. La direction du disque est assez vague et l'on se demande parfois si le groupe se cherche encore. Il nous rappelle d'ailleurs Karkwa à ses débuts sur « Ruelles ». Tout comme nous avons fait avec ce groupe, laissons à Mauves le temps de trouver leur voie. Il ne fait pas de doute qu'avec leur talent, ils deviendront aussi des incontournables. (E. G.)

Écoute gratuite:
mauvesmusique.bandcamp.com

RAP
Dead Obies
Montréal $ud

Le premier album de la formation montréalaise Dead Obies, *Montréal $ud,* est composé de pièces musicales destinées aux amateurs aguerris de rap et aux oreilles habituées aux sonorités hip-hop. Beaucoup de basse et des tempos rapides, explosifs, parfois même agressifs, ponctuent les dix-sept morceaux *groovy* à souhait de cet album. Formé de six membres, soit les MCs Snail Kid, 20Some, Yes Mccan, O.G. BEAR, RCA, et le producteur VNCE, le collectif récite ses paroles dans un franglais bien assumé, manié avec soin et un brin cru. Sur *Montréal $ud*, le sextuor aborde les thèmes classiques du rap, avec plusieurs clins d'œil à la culture québécoise et à la culture rétro. Les styles des six rappeurs qui constituent le groupe se marient pour créer quelque chose de tout à fait unique. À écouter bien fort dans ses écouteurs afin d'apprécier les rythmes simples, mais non moins entraînants. (V. P.)

Écoute gratuite:
deadobies.bandcamp.com

PALMARÈS

CISM 89,3 FM - LA MARGE
SEMAINE DU 10 NOVEMBRE 2013
CHANSONS FRANCOPHONES

CISM 89,3 FM la marge

	CHANSON	ARTISTE
1	CHAUDE BOUGIE	MAYBE WATSON
2	MONTRÉAL-NORD	KORIASS
3	PANACHE	PENDENTIF
4	CETTE CHOSE QUI BOUFFE MA TÊTE	IL DANSE AVEC LES GENOUX
5	LE CIRQUE	CANAILLES
6	CRABE DES NEIGES	LOUD LARY AJUST
7	DIGRESSE	AUTOMELODI
8	FEU FOLLET	DAVID AND THE WOODS
9	DANS LE NOIR	JUNIORE
10	AOKIGAHARA	VISREI
11	MES YEUX	LE KID & LES MARINELLI'S
12	LA LANGUE	COMIC STRIP
13	GROS BUCK	LES FRÈRES GOYETTE
14	ROULER DANS L'NOIR	LOUIS-PHILIPPE GINGRAS
15	VOYOU	FAUVE
16	UV	CINEMA
17	FUCK	JULIEN GASC
18	CROQUE-MONSIEUR	STÉRÉOSAURE
19	CARRÉ NOIR	P.A.P.A. & SMILÉ
20	PIZZA SKATE BOY	MOM JEANS
21	100% CIVILISATION	4D + KICK & SNARE
22	À TOMBEAU OUVERT	ULTRAPTÉRODACTYLE
23	MAMBO	REBELS OF TIJUANA
24	CE N'EST QU'UN DÉBUT	UNION CINEMA
25	TRAFIC	DEAD OBIES
26	LAISSEZ-FAIRE	PALAIS
27	SUR LA RIVIÈRE	CANAW COCOTTE & COCOTTE PONDU
28	LITANIE DU DÉSIR DÉSIRÉ	PEAU
29	RENAISSANCE	THERM & TANKAA
30	LA SCÈNE LOCALE	LES GUENILLES

TA RADIO
CISM893.CA

Chaque mois,* Quartier Libre *fait le portrait d'un comédien de série télévisée jeunesse qu'on ne voit plus à l'écran. Vous pouvez participer à la sélection du prochain comédien sur la page Facebook du journal.

Armé pour la scène

Le public a connu Carol Cassistat sous les traits de Barbouille dans l'émission *Sur la rue Tabaga*. Il a ensuite su prendre la place qui lui revenait à *Télé-Pirate*, après le départ de Guy Jodoin. Même s'il ne regrette pas ces années à la télé, celui qui est aujourd'hui directeur artistique de la compagnie Le Théâtre du Gros Mécano admet qu'elles ont été plutôt éprouvantes, au point qu'il a dû faire un choix.

« C'*était un train de vie d'enfer*, raconte le comédien originaire du bas du fleuve. *J'avais beaucoup de plaisir à jouer au théâtre le soir à Québec. Je tripais aussi le jour à* Télé-Pirate *à Montréal, mais au bout de trois ans, j'étais brûlé.* »

La fin de *Télé-Pirate* en 1996, combinée à la naissance de sa fille, l'ont amené à se retirer du petit écran. *« Je ne voulais pas, pour un choix de carrière, tasser tout le reste »,* explique-t-il. Il a décidé de favoriser le travail au théâtre dans la ville de Québec. *« Ma carrière aurait probablement été différente si j'étais venu m'installer à Montréal »,* croit l'homme de théâtre, admettant que les opportunités en télévision y auraient été plus nombreuses.

Il demeure tout de même comblé par la tournure des événements. Après avoir joué au théâtre pour différentes compagnies, il a commencé en 2001 à occuper des fonctions de direction artistique au théâtre du Gros Mécano, avant qu'on lui passe officiellement le flambeau en 2004. *« Ce qui est le* fun*, c'est de faire naître des projets*, affirme-t-il. *J'ai la chance de travailler avec des auteurs et je peux offrir de l'emploi à plusieurs comédiens. »* En tant que directeur artistique, il apprécie aussi d'avoir plus de temps pour s'impliquer dans la création des projets et de pouvoir s'y consacrer pleinement.

Après la fin de Télé-Pirate en 1996, Carol Cassistat s'est tourné vers le théâtre.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Comédien par accident

Carol Cassistat ne se croyait vraiment pas prédestiné au domaine artistique. *« Quand j'étais jeune, je me disais qu'être comédien, c'était un métier de crève-faim »,* raconte-t-il. Son ambition était plutôt de devenir pilote ou médecin dans l'armée, c'est pourquoi il a d'abord choisi d'étudier au Collège militaire royal de Saint-Jean. *« J'ai beaucoup aimé l'armée, même si c'était difficile*, explique-t-il. *Ça rejoignait ce que le petit gars de 17 ans en moi avait besoin de vivre. »* C'est un problème de myopie qui l'a empêché de poursuivre dans le domaine du pilotage.

« Je suis retourné à Rimouski faire mes sciences pures, raconte-t-il. *J'étais un peu désorienté à ce moment-là. »* Heureusement, il s'est rapidement découvert une passion pour les arts de la scène, par *« accident »*. Cela s'est produit lors d'une partie d'improvisation à laquelle un ami l'avait invité. *« J'ai retrouvé plein de choses que j'avais vécues dans l'armée : l'esprit d'équipe extrêmement fort et le fait d'être en danger »,* se souvient-il. Ces deux choses, pourtant très différentes, lui sont alors apparues comme essentielles à son bonheur, si bien qu'il est entré au Conservatoire d'art dramatique de Québec l'année suivante.

Orienté vers les jeunes

Dès sa sortie de l'école de théâtre, le domaine jeunesse s'est rapidement imposé dans le travail de Carol Cassistat. Le théâtre du Gros Mécano est d'ailleurs spécialisé en pièces pour les jeunes. *« On fait des lectures en milieu scolaire avec des jeunes de tous les âges, c'est très important pour nous d'intégrer les jeunes dans le résultat final »,* affirme le directeur artistique.

Tout au long de ces années, il a aussi continué d'animer des ateliers de théâtre avec les jeunes, ce qui constituait pour lui autant un gagne-pain qu'un moyen de trouver l'inspiration chez son public cible. *« Ça ne m'a pas empêché de bien gagner ma vie, finalement, parce que j'ai diversifié mes activités en faisant de la mise en scène et en continuant à jouer dans d'autres compagnies »,* explique le comédien. Il continue d'ailleurs d'avoir toutes sortes de projets pour la suite de sa carrière, dont faire des voix dans les dessins animés.

Ses dernières apparitions télévisuelles marquantes ont beau dater de près de 20 ans, Carol Cassistat admet être encore reconnu dans la rue à l'occasion. *« Quand les gens me reconnaissent pour mes rôles à la télé, c'est certain que je suis touché, mais quand on me reconnaît pour les rôles en théâtre, là je suis vraiment fier »,* indique-t-il.

Tout le mois de novembre, le comédien joue dans la pièce *La Librairie* dans la région de Montréal. Une production qui l'a déjà mené au Japon et qu'il présentera à New York en janvier prochain.

KATY LAROUCHE

Concours

GAGNEZ UNE PAIRE DE BILLETS POUR LE SPECTACLE DE FRANKYSELECTOR ET PIF PAF HANGOVER

présenté par The Good People Records, le 28 novembre prochain au Divan Orange.

POUR PARTICIPER :

1 • Aimez notre page facebook.com/QuartierLibre.ca

2 • Répondez à la question suivante par message Facebook : Combien de litres comprend un brassin de bière ?

Halte-garderie de la FAÉCUM

Le Baluchon

Venez inscrire vos petits

Il reste quelques places!

Premiers arrivés, premiers inscrits, premiers servis!

Halte-garderie Le Baluchon de la FAÉCUM

3333 ch. Côte-Sainte-Catherine (coin Decelles)

514.340.0440 | baluchon@faecum.qc.ca

FAÉCUM

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*